

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.  
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.  
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.  
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique  
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

14<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 671. — 19 Février 1870

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration  
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Charles Yriarte. — Alphonse Hermant. — Les turcos. — Eroulement de deux maisons à Marseille. — Les nouvelles cuisines des Tuileries. — Revue anecdotique, par Lorédan Larchey. — Les mau-

vais conseils, par Amédée Achard. — Le Barbier de Tarascon (suite). — Arrestation dans une maison de jeu. — La semaine littéraire, par Philippe Dauriac. — Courrier du Palais. — Les chapeaux artistiques de M<sup>me</sup> Camille. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante.

GRAVURES : Le bois de Boulogne pendant les gelées. — Eroulement de deux maisons à Marseille. — Distribution aux turcos du menu du diner des Tuileries. — Les nouvelles cuisines du pavillon de Flore. — La population ouvrière de Paris n'écoute point les mauvais conseils. — Arrestation dans une maison de jeu. — Les émeutiers pour rire. — Modes de l'hiver 1870. — Echecs et rébus.



PARIS. — Bois de Boulogne. — Aspect du Skating-Club, pendant les gelées. (Voir le Courrier de Paris.)

## COURRIER DE PARIS

Comme l'émeute grondait dans la rue, — il est vrai que c'était une émeute un peu mouillée, comme un feu d'artifice qui fait long feu, — les Turcos se sont partagés les chauds-froids, les foies gras, les langues, les suprêmes, les babas, les brioches mouselines et les petits-fours du gala des Tuileries.

C'est, dit-on, l'Impératrice qui a eu l'initiative de ces rations inattendues.

La garde murmure, et les pitous de la ligne ne sont pas contents.

C'était moins pittoresque que je l'ai cru d'abord cette curée improvisée; on a rempli les bidons des bons Turcos, qui se sont attablés dans leurs casernes, bien au chaud, et se sont montrés portés sur leur bouche un peu plus qu'il ne convient à des Mahométans auxquels le Coran interdit l'usage des liqueurs.

Le punch et le vin chaud, le thé au rhum, ont eu beaucoup de succès; quant aux sirops, il faut croire que le Coran ordonnait l'abstention, car tous ces beni zoug-zoug ont fait la grimace aux maîtres d'hôtel qui les leur offraient.

\*\*

Il nous est né une Rosine charmante, jeune, riieuse, pleine de verve et d'entrain, égrenant comme un collier de perles son frais rire de dix-huit ans. C'est une Italienne, une Florentine je crois, elle s'appelle Jarvis-Rubini, et chante comme un oiseau; elle est grande pianiste aussi, mais elle est partie pour la gloire, et d'ici trois mois elle ne fera plus que gazouiller. C'est si séduisant, le théâtre; une diva est une reine, et une pianiste, si pianiste qu'elle soit, n'est qu'une artiste.

M<sup>me</sup> la comtesse Donbelt, la sœur de la princesse Souvarow, une charmante femme, généreuse, bonne, simplement et magnifiquement hospitalière, a pris sous sa protection cette jolie Rosinette que tout le monde veut avoir désormais. La marquise de Bouillé l'a fait entendre chez elle à un public d'élite; la comtesse Samoyloff dont le salon est un salon type d'élégance et de noblesse, a réuni pour elle la brillante colonie russe de Paris, et, depuis quinze jours, on ne parle, en fait de chanteuses, que de M<sup>lle</sup> Jarvis-Rubini.

A part l'artiste de méthode exquise, ce qui nous ravit en elle, c'est ce type italien, cette vivacité charmante, cette jeunesse plus jeune que la nôtre, ce sourire éclatant, ces yeux qui brillent, reflet vivant de Florence, la ville des fleurs.

\*\*

Si l'agitation de la rue n'avait pas tout dominé cette semaine, nul doute qu'on eût parlé davantage de l'exposition des tableaux de la vente de San Donato.

Le public veut tout savoir, par conséquent il faut tout lui dire.

Pourquoi cette vente? Comment se fait-il que le riche M. Anatole Demidoff, après s'être séparé, il y a deux ans de cette admirable petite collection de grands maîtres flamands, hollandais et d'autres, qui étaient l'honneur de sa résidence de San Donato, en arrive aujourd'hui à se défaire de tous ces objets d'art, tableaux, marbres, curiosités qui désignaient à l'attention du public cette célèbre habitation d'un homme qui a longtemps passé pour un Mécène.

Il n'est besoin que de lire les *Promenades dans Rome*, de Sthendal, pour apprendre comment M. Anatole Demidoff, du temps de sa jeunesse, employait ses loisirs.

15 janvier 1828. — « M. Demidoff, cet homme singulier, si riche et si bienfaisant, qui faisait collection de têtes de Greuze et de reliques de saint Nicolas, avait à Rome une troupe de comédiens français, et faisait jouer au palais Ruspoli des vaudevilles du Gymnase. Malheureusement, il se trouva un jour qu'un des personnages d'un de ces vaudevilles s'ap-

pelait Saint-Ange, et l'on remarqua dans la pièce cette exclamation : « Pardieu ! » Ces circonstances offensèrent beaucoup S. Em. M<sup>sr</sup> della Genga, cardinal-vicaire (chargé par le pape Pie VII des fonctions d'évêque de Rome). Plus tard, sous le règne de Léon XII, les acteurs de M. Demidoff, étourdis comme des Français, eurent le tort de donner des vaudevilles, dont un des personnages s'appelait Saint-Léon. Enfin, une fois, une représentation, donnée le jeudi, ne finit qu'à minuit un quart, empiétant ainsi un quart d'heure sur le vendredi, jour consacré par la mort de Jésus-Christ. Ces motifs attirèrent sur M. Demidoff toutes les vexations de la police (dans ce pays, elle a encore les formes terribles de l'inquisition); et le Russe bienfaisant, qui faisait vivre plusieurs centaines de pauvres, et donnait deux jolies fêtes par semaine, alla s'établir à Florence. »

\*\*

« Pendant qu'il habitait le palais Ruspoli, M. Demidoff disait un jour en ma présence que, voulant laisser un monument de son séjour à Rome, il pourrait bien faire enlever les dix ou douze pieds de terre qui couvrent le pavé du Forum, depuis le Capitole jusqu'à l'arc de Titus. Le gouvernement mettait à sa disposition cinq cents galériens, que M. Demidoff devait payer à raison de cinq sous par jour. Il comptait que, pendant l'hiver, il aurait autant de paysans des Abruzzes qu'il en voudrait, en les payant dix sous par jour.

On calcula tous les frais le crayon à la main, la dépense totale ne devait pas s'élever à plus de douze cent mille francs, y compris un canal pour conduire les eaux pluviales dans la Cloaca Maxima (vers l'arc de Janus Quadrifons). Rome fut bien vite instruite de ce projet capital pour elle; il manqua, parce que le personnage d'un vaudeville s'appelait Saint-Léon. »

Voilà des lettres de noblesse, données par Sthendal, qui sont bien autrement sérieuses que celles octroyées par la cour de Rome ou le grand duc de Toscane. Partez de là, pesez ces tendances, souvenez-vous de la fameuse publication de M. Demidoff, du voyage en Crimée avec les dessins de Raffet, comptez les expéditions, les fouilles, les publications, et certes vous aurez peu d'hommes, y compris les de Luyne, les Soltikoff, les Rotschild, les Labanoff, qui aient plus fait pour l'art et pour les artistes.

Aujourd'hui, tout cela aboutit à une vente. Ce qui devait être une collection durable, un centre, un noyau autour duquel se seraient groupés d'autres achats, va être dispersé au feu des enchères.

On sait que M. Demidoff a cédé à son neveu, M. Paul Demidoff, toutes ses terres, mines et possessions en Russie, moyennant une rente; mais il lui reste ses propriétés en dehors de la Russie, et cette résolution grave de vendre les collections de San-Donato a, dit-on, pour cause ce qu'on appelle une mutation de placements.

San Donato est fort loin, et M. Demidoff n'y va plus; les passants seuls jouissent de ces richesses amoncelées, la vie de Paris est pleine d'exigences, le riche Moscovite habite un hôtel qui ne lui appartient pas, il voudrait, dit-on, l'acquérir, et enfin peut-être veut-il aussi avoir de l'argent mignon sous la main. Ceci le regarde, et nous n'avons rien à y voir, c'est la vie privée.

Il vend donc la *Jane Grey* de Delaroche, la *Françoise de Rimini* de Scheffer, le *Cromwell*, le *Strafford*, le *Charles-Quint à Saint-Just* de Delacroix. — Onze tableaux de Boucher. — *Vingt et un tableaux de Greuze*. — Deux Titians. — Un Velasquez. — Trois Murillo. — Deux Ribera. — Un Véronèse. — Cinquante-huit aquarelles de Eugène Lami. — Cinq cents Raffet. — Cinq Paul Delaroche. — Quatre Delacroix. — Six Demarne. — Trois Granet. — Deux Léopold Robert. — Un Marilhat. — Un Troyon. — Un Fragonard. — Cent statues de marbre. — Des Dolci, des Bronzino. — Un Giorgione. — Un Del Sarte, — etc., etc. : Voilà le fait qui nous appartient, c'est un monde qui s'écroule et une fortune qui se déplace.

\*\*

L'exposition de cette collection de San Donato a

lieu dans le local qu'occupait autrefois le théâtre des *Fantaisies-Parisiennes*, devenu depuis le théâtre de l'Athénée. M. Francis Petit a bien fait les choses, il a divisé l'énorme salle en trois salons, dans lesquels, si vous le voulez, nous allons nous promener.

Ce n'est point un plaisir vulgaire que je vous offre là, c'est une distraction du meilleur ton, et si le lac du bois de Boulogne n'était point gelé, le ciel serait, pour le grand monde, d'errer dans ce musée improvisé en compagnie de quelques fins connaisseurs qui se feraient de complaisants cicerones. Du reste, quoique ce soit fête au *Skating-Club*, tout Paris n'est pas sur la glace, car voici M<sup>me</sup> de Gallifet, M. Blunt, les Rotschild, M. André, M. Cottier, M. Augiou, M. Monjean, l'heureux propriétaire du *Marino Faliero*, et quelques autres amateurs distingués.

Courons de suite aux tableaux importants de la collection. Voici ces fameuses compositions de Paul Delaroche devant lesquelles s'est pâmée toute une génération qui ne se lassait point d'admirer la paille du cachot de Jane Grey et les mains qui bénissent lord Strafford.

Cette paille et ces mains, quel succès! Et encore aujourd'hui, comme les visiteuses sentimentales s'attendrissent à la vue de cette jeune fille couronnée, dont la tête va tomber sous la hache du bourreau, — Ce n'est pas qu'il soit féroce, ce bourreau, au contraire, c'est un doux gentleman; sa pose est irréprochable, et l'Opéra-Comique n'a rien produit de plus anodin. Mais on ne discute pas avec un sujet aussi dramatique; d'ailleurs, c'est un trait fameux de l'histoire d'Angleterre, l'ambassadeur, lord Lyons, va donc ouvrir l'œil, et là-bas, dans la résidence de Twickenham, les princes d'Orléans, auxquels appartenait cette toile trop célèbre, auront aussi quelque agitation au premier coup de marteau du commissaire-priseur.

Voici les Delacroix, au nombre de quatre. Si j'avais à choisir, je prendrais pour ma galerie particulière le *Charles-Quint au couvent de Saint-Just*. — Les Demarne ont vieilli, ce sont cependant des toiles précieuses et amusantes. — Un Granet, la *Mort du Poussin*, est une belle œuvre. — Des six toiles d'Eugène Lami, on ne peut dire qu'une chose, c'est qu'elles donnent bien la note du temps. — Les Léopold Robert ont tout le cachet de ce talent élevé, mais ceux-là ne nous touchent point, nous aimons mieux *Henri IV et l'ambassadeur d'Espagne*, de Bonington, c'est brillant et chaud à l'œil; ce tableau sur notre mur serait comme un rayon de soleil dans notre chambre.

La Française de Rimini d'Ary Scheffer, tant admirée de M. Vitet, est une toile placée si haut dans l'opinion publique, que je ne veux point remonter les courants et essayer de l'en faire descendre. Mais cette poésie dantesque, plus littéraire que picturale, me ferait me rattacher à l'éclatant morceau de peinture qui est en face, toile terre à terre de Troyon, la *Femme donnant à manger à des poules*.

Après ces modernes pour lesquels la postérité a commencé, voici les gracieux et les sensuels du dix-huitième siècle: — Boucher avec ses Vénus, ses Amours et ses Bacchantes, ses allégories mi-gardes et ses jeunes filles implorant l'amour avec des gestes de danseuses de l'Opéra; — Fragonard, le voluptueux *Frago*, comme disent les amateurs, est là avec la *Fontaine d'amour*, composition d'une verve inouïe, qui a tout le délire et l'emportement des sens, et dont le graveur Regnault a fait un chef-d'œuvre destiné à nous tromper, car l'exécution du peintre galant a été un peu faible ce jour-là, si sa composition est restée à la hauteur de ses meilleures et de ses plus enflammées.

Quant aux toiles de Greuze, ce sera un feu roulant, on va les couvrir d'or; chacune de ces petites têtes, depuis qu'elles sont accrochées là, a fait rêver la foule passionnée des amateurs. Je choisis, pour ma galerie idéale, le n<sup>o</sup> 121, intitulé: *Malice*. C'est d'un homme d'esprit raffiné et c'est d'un peintre exquis. — Le *petit Paysan* est charmant aussi, et le *Favori* est une toile digne du Louvre. Parmi les autres (il y en a là dix-neuf), quelques-unes sont molles, d'autres sont des toiles aimables, et deux ou trois enfin sont de la vieillesse du maître.

Passons aux solennels. — Je n'aurais pas écrit le

nom de Giorgione sous ce souper vénitien. L'Adam et Ève du Tintoret est bien de lui, mais c'est une toile qui ne crève pas le plafond; le duc d'Urbino et son fils est bien du Titien, et du meilleur; le portrait de la belle Nani de Paul Véronèse ne peut pas non plus être contesté, et, quant aux trois Murillo, je les crois vrais tous les trois; si j'avais un doute, ce serait pour son portrait qui est très-beau, mais qui pourrait être de Valdès ou de quelque autre brossier de ce temps-là.

Le Velasquez, pour ceux qui aiment la peinture, qui adorent la franchise de la touche, la lumière broyée sur la palette, la transparence et la force, est tout simplement une petite toile extraordinaire. Malheureusement, un Velasquez, qui n'est ni un portrait d'enfant, ni un nain, ni un chien, risque fort de ne pas trouver d'autre acquéreur qu'un véritable amateur de bonne race, ou quelque peintre fortuné.

Je m'engage à mettre un louis sur chaque grain de raisin, mais l'expert n'acceptera sans doute pas ma proposition.

Bartolini, Tadolini, Freccia, Giolli, l'Anglais Powers, dont les marbres étaient si à la mode à Florence, il y a trente ans, sont démodés: ce sont des cousins à la mode de Bretagne de Canova, et Canova lui-même, à part le *Lychas* de Venise, la *Statue de la princesse Borghèse* et quelques autres œuvres, n'a plus guère d'admirateurs dans un temps où les chefs-d'œuvre de la Grèce, mieux connus et plus aimés, ne laissent plus de place qu'à ceux qui cherchent une note nouvelle dans l'art sculptural, ou, puisant à la source immortelle, s'inspirent mieux que ne l'ont fait ces artistes pour lesquels la postérité a commencé sitôt, qu'elle s'est déjà lassée de les admirer.

Voici à peu près ce que je puis dire aux gens du monde sur une question d'art spéciale: il y a, en outre de ces œuvres, un monde de dessins, d'aquarelles, de vues, de pastels, de miniatures; mais nous avons écrit le plus pur de la collection; le reste vaut bien l'honneur d'être nommé, mais nous ne voulons pas vouer ce *Courrier* uniquement à l'exposition de San Donato.

\*\*

Le *Skating-Club* du bois de Boulogne a eu son heure de triomphe cette semaine, heure trop courte pour ces heureux de la vie qui passent sans poser le pied sur les chemins.

C'est désormais une institution que ce *Skating*, et nous avons tout une race d'élégants et d'élégantes qui désormais prient le bon Dieu qu'il gèle.

Encore que le patin ne soit pas dans nos mœurs, et que le climat tempéré dont nous jouissons condamne le *Skating* à une inaction presque perpétuelle, les Parisiens élégants ont voulu, les jours de froid, être chez eux et patiner entr'eux. D'abord on s'aventurait simplement sur le grand lac, et là tous les mondes se coudoyaient. Les plus forts n'étaient pas les plus élégants et les plus riches, et on faisait cercle autour du plus habile; puis les femmes de la société voulurent chausser le patin et monter en traîneaux; ces jolies aristocrates souffrirent de cette promiscuité, qui les condamnait à coudoyer le premier venu; enfin un accident grave fit abandonner le lac. Un jour où tout Paris était sur la glace, la nappe se brisa et on vit disparaître une douzaine de patineurs. La municipalité de Paris, qui veille à nos plaisirs, résolut alors d'inonder une prairie, et, sur ce miroir, dont la surface était aussi résistante que celle du grand lac, et qui avait cet avantage de ne pas recouvrir un gouffre, on vit s'élever les membres du petit club et leurs invitées.

On construisit des chalets, un nomma un président, le *Skating-Club* était fondé. Dès lors on pensa à donner des fêtes, et tout était prêt pour l'heure du spectacle, excepté la pièce principale, la gelée, qui faisait défaut, comme la marée de Vatel; deux fois, l'hiver dernier, ces fêtes nocturnes passèrent en conversation.

C'était une occasion nouvelle pour les femmes d'étaler de riches fourrures, de s'habiller en Hongroises, en Polonaises, en Lithuanaises; les fêtes de *Skating* firent fureur, les avenues du Bois, dont

les arbres montraient leurs noires ramures blanchies par place par les flocons de neige, étaient sillonnées d'équipages, les cochers et les valets de pied allumaient de grands feux aux carrefours, et chaque tronc, décoré d'une lanterne vénitienne, se changeait pour la circonstance en réverbère improvisé. On dit que chacune de ces fêtes en plein air coûtait de vingt à vingt-cinq mille francs.

Trois mille personnes assistèrent à la fête la plus brillante; le lac était entouré d'un cordon de lumières, et de distance en distance des phares construits pour la circonstance dardaient sur cette foule les rayons éclatants de la lumière électrique.

Ce lac des patineurs n'est pas enclos, et une grille tronçon suffit à le fermer. Une foule énorme, qui ne fait pas partie du jockey et ne se soucie pas de donner un louis pour entrer, stationnait pendant toute la durée de la fête, oubliant le froid, et de temps en temps la brise glacée lui apportait des lambeaux de la fanfare de la garde de Paris.

Les patineurs ont inauguré sur le lac glacé des petites lanternes élégantes qu'ils accrochent à la boutonnière, quelques merveilleuses les fixent à la toque, comme une aigrette de diamant. On se croise, on se frôle, on glisse, on se poursuit, on tourne, les traîneaux passent rapides, les patineurs, silhouettes obscures, se détachent sur des lueurs rouges, vertes, couleur d'opale, produites par les feux de Bengale. Bientôt tout s'embrace, c'est un feu d'artifice qui termine la fête.

Mais cette fois encore le dégel a fait des siennes, on devait monter une fête pour lundi, la fête est tombée dans l'eau.

Cela n'a pas empêché de s'amuser beaucoup pendant le jour; on cite quelques-unes de ces dames, toujours les mêmes, qui sont les reines du patin.

La princesse de Sagan n'y connaît pas de rivale, dit-on; — M<sup>me</sup> Moulton n'y manque pas pour un empire; — elle va s'enrhumer, c'est clair, et elle ne pourra plus chanter, et nous nous en plaindrons.

M<sup>me</sup> Alphonse de Rothschild est très-forte aussi; mais elle tombe, par exemple.

Quant à l'Empereur, il patine pour de vrai, malgré les rhumatismes; mais il reste dans les prudents.

\*\*

On annonce le mariage de la Nilsson; nous ne savons pas à quoi nous en tenir sur cette nouvelle; mais nous sommes tranquilles, elle sera démentie avant qu'il soit peu.

M<sup>me</sup> Sax partie, la Patti à Saint-Petersbourg, la Krauss vouée au genre italien, la Nilsson est tout à fait en évidence et sur le piédestal. Elle a conquis Paris, elle le domine.

La Nilsson est du pays d'Ophélie; elle en a les traits, la race, la silhouette, je crois même qu'elle en a le cœur, et comme le compositeur, poussé probablement par la cantatrice, a introduit dans la scène de la folie d'Hamlet un air scandinave d'une délicate réverie, la jeune artiste a obtenu le succès immense qu'on connaît. Cela ne se discute point, c'est du charme, et rien ne vaut le charme. Et puis enfin, disons le grand mot, on a beau couper, tailler, ronger, arranger Shakespeare, en l'accommodant au goût du jour, et en y introduisant le ballet de rigueur, qui vient là on ne sait pourquoi ni comment, il reste toujours une lueur, un prestige, une flamme.

L'énorme poème vibre sous ces lambeaux, Hamlet est la mélancolie fiévreuse, Ophélie est l'amour et la douce rêverie; et quand un musicien a la bonne fortune de trouver pour interprète une artiste qui est l'Ophélie elle-même avec toute sa grâce, toute sa poésie, il est bien difficile de ne pas nous émouvoir un peu. Depuis qu'elle a chanté Hamlet, les loges des cercles, les anciennes loges, dites infernales, ont dégelé littéralement; on a adopté la chaste Nilsson. En art dramatique, il y a deux forces: celle de l'amour qui inspire la flamme, et celle de la chasteté qui rayonne sur le front et l'entoure d'une auréole. Ophélie a cette force-là. Il y avait longtemps que la société parisienne, les salons et les clubs n'avaient adopté une diva. Cette diva, nous allons la perdre,

on la marie comme on a tant de fois marié la Patti. L'une voulait être marquise, l'autre veut être bourgeoise; elle donne dans le temple de la rue Vivienne. Elle était reine, elle veut être épouse, — et dire que je la comprends!

\*\*

Il ne faut pas tergiverser, les canons sont nuls et la chronique est aux abois, parce que la politique triomphe. Il y a bien la dissolution de la Chambre, l'arrivée de l'archiduc Albert, le Poème publié par l'ambassadeur de Russie, mais c'est tout, et c'est presque politique. C'est un dur métier que celui de diseur de riens, alors même qu'on sait habiller ces jolis riens-là, et les envelopper galamment comme un bonbon dans une papillote.

Nous avons beau noter jour par jour ce qui se passe, rien ne respire de vraiment intéressant en dehors des faits sociaux. C'est banal et vide, nous avons chanté si souvent cet air là, que la pudeur nous prend. On n'est pas le moniteur des bals et des théâtres, et quand on a épuisé la série des racontars, on pourrait impunément, chaque nouvelle année, réimprimer le courrier de l'an dernier, sans courir risque de détonner.

Un boursier épouse une diva, un grand seigneur vend sa galerie, une pièce nouvelle fait courir tout Paris, X... fonde un journal, M. Auber, l'immortel jeune homme, fait un opéra nouveau, on donne un bal à l'ambassade de Russie, l'Opéra étrenne un ballet, on signale une paire de chevaux neufs, une livrée inédite au bois, le pouff d'un banquier, la découverte d'un ténor, le faux pas d'une grande dame, l'arrivée d'une beauté toute neuve, c'est une chanson connue. Cela finit par devenir ennuyeux, comme le bal de l'Opéra.

CHARLES YRIARTE.

## ALPHONSE HERMANT

M. Alphonse Hermant, le secrétaire de la rédaction du *Monde illustré* depuis l'année 1864, est mort subitement dans la nuit du 13 au 14 février. Nous l'avions quitté la veille; nous l'attendions au matin pour commencer ce numéro même, l'œuvre de chaque semaine à laquelle il a encore collaboré. Notre ami n'est point venu, la mort l'avait foudroyé au milieu des siens.

Quand un coup aussi subit vient nous frapper, notre premier instinct en face de cet avertissement d'en haut, de ce rappel au néant des choses, est de nous arrêter et de considérer l'agitation dans laquelle nous vivons, cette fièvre incessante de la vie du journalisme comme chose impie et comme un leurre; mais la conscience du devoir honnêtement accompli doit nous soutenir.

Hermant est sincèrement regretté de tous, c'était un homme modeste et sûr, d'un réel mérite; il avait beaucoup vu, quoique très-jeune (il n'avait que quarante ans). Chimiste distingué, littérateur correct, esprit pratique, homme loyal, sans arrière-pensée; il a vécu dans cette famille bien unie du *Monde illustré* en méritant chaque jour de chacun de nous une plus grande part d'affection et d'estime.

La rédaction toute entière sent le coup qui la frappe; les dessinateurs du journal et les graveurs, pleurent en lui un frère.

Nous associons à ces regrets le nom de M. Poin-tel, qui fut dix ans le directeur du *Monde illustré* et qui sent vivement cette perte; quant à M. Dalloz, le nouveau directeur, depuis une année déjà il avait compris tout le dévouement d'Alphonse Hermant, et cette nouvelle l'a douloureusement impressionné.

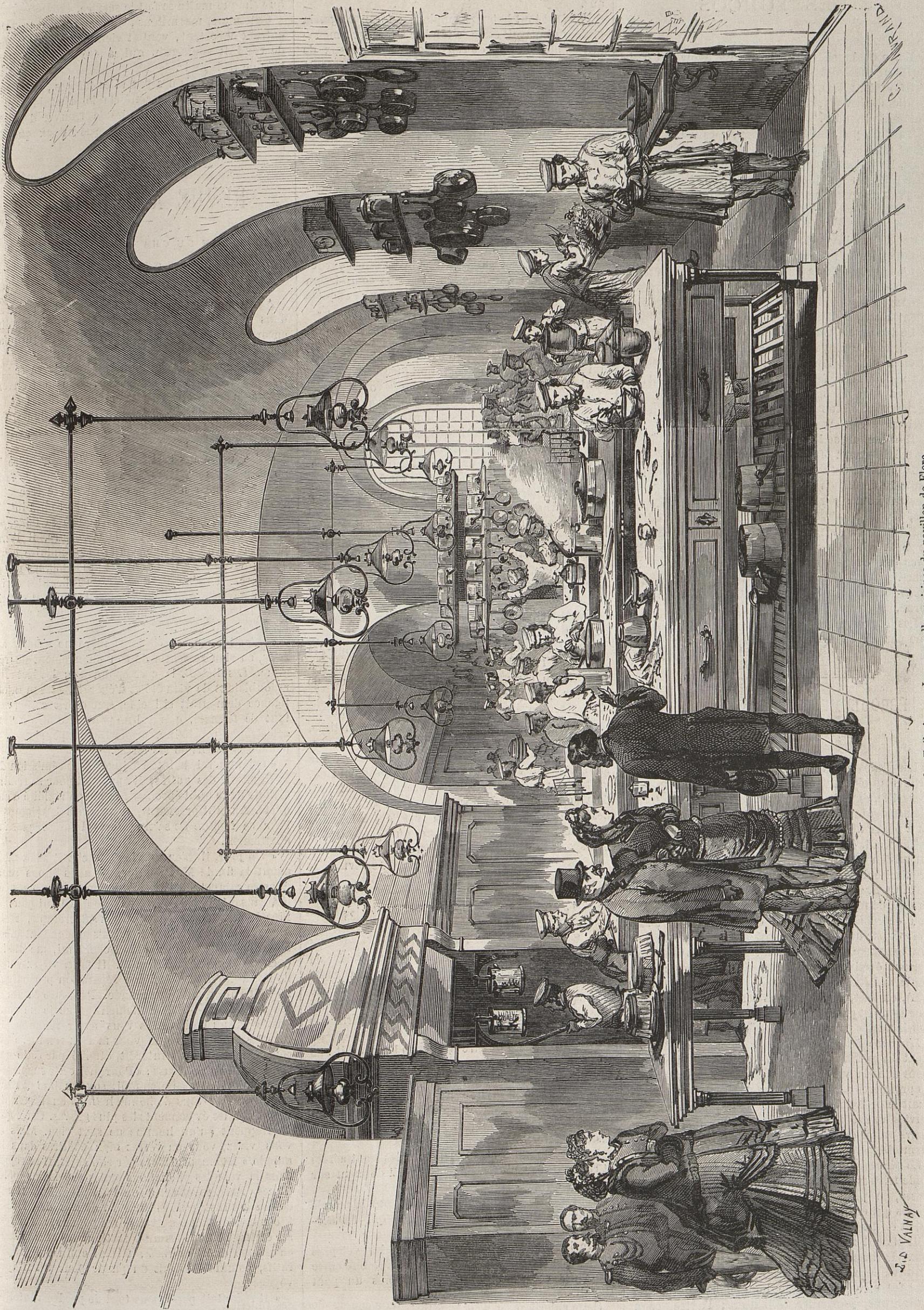
CHARLES YRIARTE.



MARSEILLE. — Catastrophe du boulevard Jourdan. — Écroulement de deux maisons. (D'après le croquis de M. Dartiguenave.)



PARIS — Poste des Tuileries. — Distribution aux turcos du menu du diner des Tuileries.



Restauration des Tuileries. — Les nouvelles cuisines du pavillon de Flore.

## LES TURCOS

Il y a quelques jours, il devait y avoir aux Tuileries une fête des plus brillantes. Tous les préparatifs étaient faits, et l'on s'attendait à recevoir des milliers d'invités, lorsque, le jour même, la fête fut contremandée.

Tant pis pour les toilettes apprêtées spécialement pour cette soirée; après tout, dans cette saison de bals, les toilettes sont un objet de luxe qui peuvent être utilisées un jour ou l'autre; mais ce qui ne pouvait attendre, ce qui réclamait impérieusement d'être employé sans retard, ce sont les victuailles de toutes sortes qui avaient été préparées en vue de milliers d'invitations.

Que faire de tous ces chefs-d'œuvre culinaires?

L'embarras était grand, car il était assez difficile, même en ayant recours au dévouement du nombreux personnel du Palais, de se tirer heureusement de cette affaire.

Le danger était menaçant; mais l'Empereur trouva facilement le moyen de le combattre: à défaut des invités qui devaient se charger de faire disparaître les mets tout à fait à charge en ce moment, il songea que, dans le palais même, se trouvaient certains individus bien capables de le tirer d'un pareil embarras.

Il ordonna que les victuailles en question fussent immédiatement offertes aux Turcos.

Impossible de rendre la joie de ces braves enfants du désert, en se voyant en face d'ennemis qui avaient nom: perdreaux truffés, poulets rôtis, pâtés, etc.

En moins de rien, l'assaut fut donné; et, disons-le bien vite, ils attaquèrent les croûtes de pâté avec un courage qui fait honneur à leurs estomacs.

En somme, grande fête, grande joie à la caserne.

Les Turcos, n'en doutez pas, seraient enchantés que pareille chose se renouvelât souvent.

M. V.

## ÉCROULEMENT DE DEUX MAISONS

A MARSEILLE.

Les pluies torrentielles qui inondent la Provence depuis quelques jours viennent d'occasionner à Marseille, dans le quartier dit des *Crottes*, un terrible accident qui a coûté la vie à deux personnes, et en a blessé dix plus ou moins grièvement.

Vendredi, 4 février, vers le minuit, ce quartier fut mis en émoi par une sourde détonation, que la proximité des usines à gaz de la ville et des ateliers de la C<sup>e</sup> Fraissinet fit d'abord attribuer à une explosion de machine. On accourut de tous côtés, et l'on cherchait vainement, dans l'obscurité de la nuit et par une pluie battante, l'explication de ce bruit étrange, lorsque l'attention des gens du quartier fut éveillée par des cris déchirants partis du boulevard Jourdan.

Là, en effet, deux maisons venaient de s'écrouler, on entendait partout des cris, des gémissements, des appels au secours.

L'alarme fut bientôt donnée et, malgré l'éloignement du quartier, la nouvelle se répandit promptement dans la ville. On vit arriver successivement les premières autorités, parmi lesquelles se distinguait le préfet des Bouches-du-Rhône, M. Levert, suivies d'un détachement du 48<sup>e</sup> de ligne, de plusieurs postes de pompiers et d'une brigade de gendarmerie.

Le sauvetage commença au milieu de la plus profonde tristesse et de la plus vive émotion. On s'empressa, en premier lieu, de retirer les quelques blessés qui étaient restés engagés sous les charpentes, et on les transporta dans un café voisin.

Ils étaient au nombre de dix. D'après leur dire, deux victimes manquaient encore à l'appel. On les retrouva deux heures après. Le premier cadavre déposé fut celui d'un jeune homme âgé de vingt-quatre ans, journalier célibataire; l'autre, celui

d'une malheureuse femme à peine âgée de trente ans.

Pendant tout le temps employé au sauvetage, la pluie, qui n'avait cessé de tomber à torrents, menaçait de plus en plus de renverser les lambeaux de murailles restés debout; aussi, dans la crainte de nouveaux accidents, crut-on devoir interrompre les travaux de déblaiement, et abandonner sous les ruines huit chevaux d'une écurie voisine, que l'éboulement avait également ensevelis.

On se borna à former un cordon de surveillance autour des débris qui jonchaient le sol, afin d'empêcher que les nombreux curieux, que cette catastrophe avait attirés, ne fussent exposés à de nouveaux malheurs.

Malgré ces mesures, une foule considérable n'a cessé de stationner aux abords des décombres.

Le panorama, que j'ai esquissé rapidement, emprunte un cachet particulier, à la présence sur les lieux du juge d'instruction et d'une commission d'experts qui est chargée de procéder à une enquête sur les circonstances dans lesquelles l'accident s'est produit, ainsi que sur les causes qui ont pu le provoquer.

Un de nos meilleurs photographes, M. Melchion, qui a bien voulu me communiquer une épreuve destinée à compléter le croquis que je vous expédie, opère au nom de la commission le relèvement exact des pans de muraille restés debout, et de la configuration générale des débris qui jonchent le sol, afin que l'on puisse déterminer ultérieurement laquelle des deux bâtisses a dû entraîner la chute de l'autre.

Ce travail achevé, on procédera au déblai immédiat des matériaux pour enlever les cadavres des huit chevaux ensevelis, et dont la décomposition hâtive pourrait mettre en danger la santé publique.

Dans la certitude où l'on était d'avoir retrouvé toutes les victimes, on s'était décidé, après le succès des premières recherches, à respecter l'état des lieux, afin de faciliter à la justice l'information commencée.

L'enterrement des deux victimes a eu lieu le lendemain de l'accident.

Une foule considérable, accourue de tous les points de la ville, témoignait, par sa présence à cette triste cérémonie, du sentiment général de tristesse qu'a produit dans notre cité ouvrière ce malheureux événement.

Le bruit avait couru qu'une troisième victime, dont la situation alarmante avait nécessité le transport immédiat à l'hôpital, venait de succomber à la suite de ses blessures. Il n'en est heureusement rien, et, tout au contraire, un mieux sensible s'est produit dans son état. J'apprends qu'il en est de même des autres blessés, qui sont toujours l'objet des soins les plus assidus au café Allègre, où ils avaient été transportés au moment de l'accident.

A. DARTIGUENAVE.

## Les nouvelles cuisines des Tuileries

A côté des salons splendides, des merveilles de l'art qu'ils contiennent, les nouveaux bâtiments des Tuileries possèdent une chose que le public ne peut connaître, et qui cependant excite toujours plus ou moins la curiosité: nous voulons parler des cuisines des Tuileries.

Quel est donc l'illustre gourmand qui a dit: — Si j'avais un palais à construire, je voudrais que ma cuisine fût le chef-d'œuvre d'un maître!

Or, il est certain que les cuisines dont il est question sont réellement splendides, et le gourmand dont je parle serait satisfait s'il pouvait les visiter.

Larges, longues et spacieuses, elles sont aérées et éclairées par plusieurs fenêtres qui donnent sur le quai.

Tout a été construit, élevé, placé pour la grande commodité du nombreux personnel qui les dessert.

Ainsi, pour rendre le service plus libre et plus facile, une galerie souterraine a été établie entre l'une des salles et le quai, tout près du pont Royal.

Cette galerie passe sous la principale entrée de ce

bâtiment, entrée dite de l'Empereur. C'est par là que chaque matin se fait le service.

Cuisiniers, marmitons, hommes de peine, etc., entrent et sortent, vont et viennent par cette sorte de conduit souterrain qui a été construit, il y a près de trois mois.

Quant aux cuisines par elles-mêmes, elles ont, bien entendu, tout le confortable désirable, et je vous assure qu'il serait aisé de trouver des individus qui ne demanderaient pas mieux que d'y passer le reste de leur existence.

## REVUE ANECDOTIQUE

LE SALON DU CHANCELIER PASQUIER

(Suite et fin.)

Après nous avoir montré comment on entrait dans le salon de Pasquier, M. Favre va nous dire encore comment son maître en sut faire jusqu'au bout les honneurs.

Arrive en effet le jour où la Mort devra se mêler aux visiteurs du chancelier. Elle le trouvera prêt à la recevoir avec la même sérénité et la même courtoisie. C'est dans ce tableau final qu'éclate vraiment l'influence prodigieuse de l'esprit sur les forces vitales:

« Peu à peu aussi, il fut obligé de restreindre le nombre de ses convives. Les grands dîners le fatiguaient. Il ne renonça pas cependant à recevoir; tout au contraire, ne quittant plus son chez-lui, il eut chaque jour sept ou huit amis à sa table, et comme il ne se servait plus de sa voiture, il l'emplya à envoyer chercher, à faire reconduire ceux de ses visiteurs qui étaient les plus éloignés de sa demeure. Il redoutait de voir ses infirmités croissantes devenir une charge pour autrui; il multipliait les soins, les prévenances, les égards pour se les faire pardonner.

« L'activité de sa vie journalière ne s'était, au reste, en rien ressentie de son changement de régime. Les dictées, la correspondance, les lectures redoublaient de vivacité et d'énergie, et son intelligence demeurait si lucide, son esprit conservait tant de fermeté, que nul ne pouvait croire à une catastrophe prochaine, pronostiquée pourtant par le dépérissement de ses forces.

« Quant à lui, habitué à juger sans rémission de la situation des autres, il apportait pour se rendre compte de ce qu'il éprouvait la même rigidité d'enquête. Aussi il pressentit, il annonça longtemps à l'avance l'heure de sa fin; mais il l'annonça sans abattement.

« Un jour, il m'en souvient, — c'était deux mois avant la fin de M. Pasquier, — nous étions seuls dans ce cabinet où j'ai si longtemps vécu à ses côtés, causant, jasant, selon l'usage de ce qui pouvait l'intéresser. Tout à coup, il s'interrompit, resta quelques minutes silencieux, puis me tendant affectueusement la main: « Mon cher ami, me dit-il, parlons de nous maintenant. Il faut, voyez-vous, nous habituer à l'idée d'une séparation prochaine. Bientôt j'aurai quitté ce monde. Peut-être la mort me surprendra-t-elle subitement. Que je ne vous quitte pas au moins sans vous avoir remercié de tous les bons soins que vous m'avez rendus. » Et comme je demeurais interdit, atterré par cette déclaration si douloureuse: « Pourquoi cette surprise? ajouta-t-il; faites comme moi, soyez calme et résigné; habituez-vous de bonne heure à envisager de sang-froid les événements les plus graves. Ceux qui ne frappent qu'un homme ne sont rien. Mais si vous vivez, vous en verrez bien d'autres dans le monde. » Et emporté alors par son sujet, il se rejeta dans la voie des prédictions et des prévisions politiques. Puis, revenant à son idée première, il me donna des instructions sur ses volontés dernières; il classa avec moi ses lettres, ses papiers, ses notes, ses écrits, brûlant les uns, mettant les autres sous enveloppe *cachetée de noir*; faisant enfin ses préparatifs, comme s'il avait dû partir pour un simple voyage!

« Il redoutait par-dessus tout de perdre l'intelligence; « l'état de sénilité imbécile, » c'était la qua-

lification dont il se servait, le révoltait. Il lui arrivait parfois, lorsque la mémoire lui faisait défaut, pour un nom, pour une date, quand son esprit se fatiguait d'une lecture, de bondir dans son fauteuil, et de s'écrier avec épouvante et d'une voix de Stentor : « Ah! grand Dieu, est-ce que je vais devenir imbécile! »

« La première alarme sérieuse fut donnée à l'entourage de M. Pasquier par un amaigrissement progressif. Peu après survinrent le défaut d'appétit, et, dans les derniers jours, la difficulté presque absolue d'alimentation. Contre tous ces maux, M. Pasquier lutta avec énergie, mais sans succès. Obligé par la déperdition de ses forces de ne plus quitter son fauteuil, il s'imposa pourtant de se lever à son heure habituelle; il ne discontinua pas ses lectures; ne voulut pas interrompre ses dîners et ses causeries du soir. Durant les deux derniers mois, il n'assistait plus au repas, mais, le dîner fini, ses convives venaient s'installer auprès de lui dans son cabinet, et ne le quittaient qu'assez tard dans la soirée.

« Le jour de sa mort, le 5 juillet, cinq ou six personnes dinaient encore avec moi à sa table, et j'avais l'honneur de les lui présenter.

« Le 1<sup>er</sup> juillet, il me dicta son dernier écrit; il l'appela son testament politique. Il y consigna ses adieux à la vie, à la société dans laquelle il avait vécu, au monde qu'il allait quitter.

« Le lendemain, 2 juillet, il continuait : « Eh bien, voilà le monde auquel je dis adieu!

« Mon cœur vit encore; mais l'esprit qui pourrait lui servir d'interprète s'affaïsse et s'éteint en quelque sorte à chaque minute. C'est la commune loi, je la subis avec une humble résignation! »

« Le 4, il se fit lire et écouta avec beaucoup d'attention les discours prononcés à l'Académie française par M. Villemain et par M. le comte de Montalembert. Ce même jour, à cinq heures, il en causa longuement avec M. Mignet et avec M. Giraud.

« Le lendemain, 5 juillet, j'entrai de bonne heure chez lui, je le trouvai déjà levé et installé dans son fauteuil à sa place habituelle. « Ah! mon cher ami, me dit-il à mon entrée, arrivez vite; le temps presse, les heures sont comptées. » Et il me donna ses instructions dernières. Il essaya ensuite une lecture, mais son esprit ne pouvait se fixer sur aucun sujet. Il en changeait toutes les cinq minutes. L'intelligence luttait avec une énergie sans nom contre la déperdition physique. Toutes les forces étaient employées à concentrer la vie dans le cerveau. Vers une heure, perdu de faiblesse, M. Pasquier se décida, pour obéir à ses médecins, à regagner son lit. Il jeta un dernier regard sur son cabinet, sur sa bibliothèque, qu'il ne devait plus revoir, et il s'achemina vers sa chambre à coucher.

« Il n'y fut pas longtemps tranquille; il voulut recevoir; il s'entretint avec ses enfants, et, le croirait-on, il se fit encore lire!

« Mais la crise d'agitation devenait plus pénible d'heure en heure; il m'appela auprès de lui, et d'un ton très-calme il me dit : « L'heure s'avance, mon cher ami, et je crois qu'elle ne tardera pas à sonner. Dites que la voiture reste aitelée dans ma cour et à votre disposition; vous en aurez peut-être besoin; vous savez ce qui vous reste à faire. » Puis il donna l'ordre de tirer son lit au milieu de la chambre, afin de rendre plus commode tout ce qui allait se passer. Lorsque ces préparatifs furent terminés, il jeta autour de lui un regard de satisfaction, et, assis dans son lit, suivant son habitude, les bras croisés sur sa poitrine, il attendit.

« A six heures, je lui présentai encore deux ou trois personnes, M. Marmier, entre autres, qui devait dîner chez lui. Il lui serra affectueusement la main, et, faisant allusion au désir qu'il avait de voir cet ami fidèle à l'Académie, il lui dit ces simples mots si touchants : « Je m'en vais trop tôt pour vous, mon cher Marmier, et cela me fait de la peine, car vous allez perdre un bon ami. J'espère pourtant que mon souvenir ne vous sera pas inutile! »

« Vers huit heures, un ecclésiastique dont M. Pasquier avait toujours estimé le caractère, recherché la société, M. Martin de Noirliu, curé de Saint-Louis-d'Antin, lui apporta l'extrême-onction. Il ac-

complit avec calme ce dernier devoir, en présence de sa famille, de quelques amis, de ses domestiques. Il remercia ensuite M. de Noirliu de la peine qu'il avait prise, s'excusa de l'avoir dérangé aussi tard, et il ajouta en souriant tristement : « Mais vous voyez que c'était pressé! » Il pria ensuite M. Marmier de reconduire M. de Noirliu et de lui faire les honneurs de sa voiture.

« Après cette scène si navrante pour ceux qui en avaient été témoins, il m'adressa quelques paroles, s'entretint plus longuement avec son fils, parla du jeune Denis Pasquier, puis il se tut. Vers dix heures, une espèce de torpeur somnolente succéda à l'agitation fébrile, et, de minuit à une heure, il exhala son dernier soupir. »

Dieu vous donne une pareille fin, ami lecteur! et, s'il est permis de juger un homme par la manière dont il quitte le monde, avouons que notre dernier chancelier ne fut pas indigne de sa longue fortune.

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

## LES MAUVAIS CONSEILS

Non, le pays n'est pas avec ces gens-là, et le brave ouvrier n'entend pas leurs mauvais conseils; il travaille, il aime les siens, il veut pour eux le bien-être et la paix.

Réunissons-nous tous pour flétrir ces oisifs et ces méchants, ces gavroches vicieux et ces faux ouvriers qui veulent pêcher en eau trouble.

Nous trouvons le commentaire naturel de la composition de notre dessinateur dans les lignes pittoresques que nous empruntons à M. Amédée Achard dans le *Moniteur universel*.

« Le mois de juin, de ridicule mémoire, a trouvé un frère dans le mois de février. Quelques centaines de gavroches ont mis Paris en état de siège.

Et pendant trois soirées on a eu ce spectacle grotesque et hideux d'une poignée de tapageurs poussés à la bataille par des capitaines qui n'y vont pas, se répandant çà et là dans les rues, à la poursuite des omnibus et des fiacres isolés.

Les plus braves d'entre eux cassaient des réverbères; les plus habiles éteignaient le gaz. Et quand les gardes municipaux arrivaient, tous disparaissaient comme une volée d'étourneaux, ceux-là riant, ceux-ci criant, et le lendemain il se trouvait des tribuns pour dire : Citoyens, on égorge vos frères!

Ah! les vilaines phrases, et qu'elles sentent le mois! Et s'il vous faut des rengaines au moins inventez-en de nouvelles!

Ainsi, aux mêmes heures où l'Opéra ouvrait ses portes, aimées de Meyerbeer et de Rossini, où le Théâtre-Français conviait les honnêtes gens aux belles œuvres de l'esprit, la démagogie offrait gratis le spectacle dans la rue. Ce n'était, à vrai dire, ni le drame, ni la comédie, mais quelque chose de plat et de honteux, de malpropre et de mesquin, une parodie de l'insurrection, avec un fantôme de barricade entre deux ruisseaux et une garnison de fugitifs.

Aux heures sombres, chaque soir, le spectacle recommençait sur le même théâtre avec les mêmes acteurs : des gamins!

Des étrangers que leur esprit a naturalisés Parisiens s'étonneront peut-être qu'une grande ville puisse être tenue en échec par deux ou trois cents vauriens, qui se croient les maîtres de l'univers, parce qu'ils sont peut-être électeurs de Belleville.

Un soir, ils jettent des trognons de pommes aux femmes assises à l'orchestre de la Porte-Saint-Martin; le lendemain, ils renversent des fiacres et des tombereaux : c'est tout à fait aimable et du meilleur goût. Ces gentilshommes du carrefour ont des flatteurs dans la presse pour les applaudir. Camille Desmoulins aujourd'hui a quinze ans, Mirabeau porte la casquette sur l'oreille, Danton perd sa toupie pour courir à l'émeute, et M. de Robespierre met le doigt dans son nez en criant : *Vive la République!*

Et après?

Après on a çà et là assommé quelques sergents de

ville, — ces gens-là, on le sait, et la démocratie le proclame, sont hors la loi, n'ayant ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs, ni fils, ni filles, — on a arrêté le commerce, paralysé l'industrie, chassé la confiance, vidé les théâtres, fait perdre quelques millions aux ouvriers, et proclamé la grève du travail. Mais on a fait une manifestation, et les hommes du banquet de Saint-Mandé sont contents!

Maintenant la représentation est terminée, on a remis les décors dans la coulisse, les gavroches sont congédiés, Démosthène retourne au sucre d'orge et Brutus à son petit commerce de bouts de cigares, et quelques pauvres diables qu'on a grisés de phrases creuses pansent leurs blessures, cachés dans leurs familles qui pleurent.

Et les chefs? Oh! rassurez vous, pas un d'eux n'est égratigné.

Et demain de nouveau ils crieront *Aux armes!* sans les prendre.

Ce sont des anges!...

AMÉDÉE ACHARD.

## LE BARBIER DE TARASCON

(Suite)

— Oui, vous en parlez à votre aise, vous! répondit Sarda. Et ce rhumatisme à l'épaule que j'eus tout l'hiver dernier? et une douleur à la jambe qui m'a prise ce matin? Allez, allez, mon voisin, vieille maison lézardée ne peut durer longtemps : mais ce n'est pas là encore mon plus grand souci...

— Quoi donc? Qu'y a-t-il de plus?

— Hélas! dans quelques jours on tire à la conscription, et Joseph fait partie du contingent.

— Eh bien! nous devons tous avaler cette couleuvre : n'ai-je pas mes deux fils soldats? Faut-il se donner du tintouin pour des choses qu'on ne peut empêcher? Laissez partir Joseph, mon vieux, ça le dégourdira : que voulez-vous qu'il apprenne, perché sur les monts, à la suite de ses chèvres, où vous le laissez continuellement? J'ai été soldat, Sarda, et je n'en suis pas fâché; car cela a fait de moi un homme. A la vérité, j'eus la chance d'être au service d'un officier aussi brave que bon; il m'aimait beaucoup, et j'aurais mille fois donné ma vie pour la sienne; au reste, je l'ai prouvé. Voyez cette large cicatrice qui traverse mon front! C'est un coup d'estocade que je reçus d'un Espagnol au siège de Sarragosse, et qui était destiné à tuer mon lieutenant; ce fut l'ennemi qui resta sur la place. Allez! votre fils sera à bonne école pour se dénouer l'esprit et le corps; laissez-le partir, croyez-moi.

— Mais il est si bouché, qu'il ne comprendra jamais la manœuvre, et si bon, et si doux, malgré ça!... C'est une vraie mauve bénie, quoi!... seulement, il n'est capable de rien faire en ce monde, si ce n'est mener pâturer des chèvres.

— Alors, achetez-lui un remplaçant.

— Et d'où tirer l'argent, Jésus Dieu?

— De la cachette où vous l'enterrez, compère, et il doit y en avoir un joli tas, d'après ce que vous rapportent les profits de l'auberge.

Ce n'est pas ce que vous dépensez, encore moins ce que vous donnez, qui peut vous appauvrir; il est connu que vous trouveriez à tondre sur une coquille d'œuf, et que vous n'avez jamais fait largesse d'un rouge liard à personne; fouillez donc à l'escarcelle, si vous tenez à garder votre fils!

— Quel mauvais plaisant vous faites, Bertrand! répondit le vieillard, blémissant sous son hâle à la pensée d'entamer le pécule, objet de tant de soins et de privations; je ne suis qu'un pauvre homme, fort malheureux : n'allez pas dire ces menteries au village! Je gagne tant seulement de quoi vivre; mais que faire, hélas! si Joseph tombe au sort, je vais rester seul comme un hibou!...

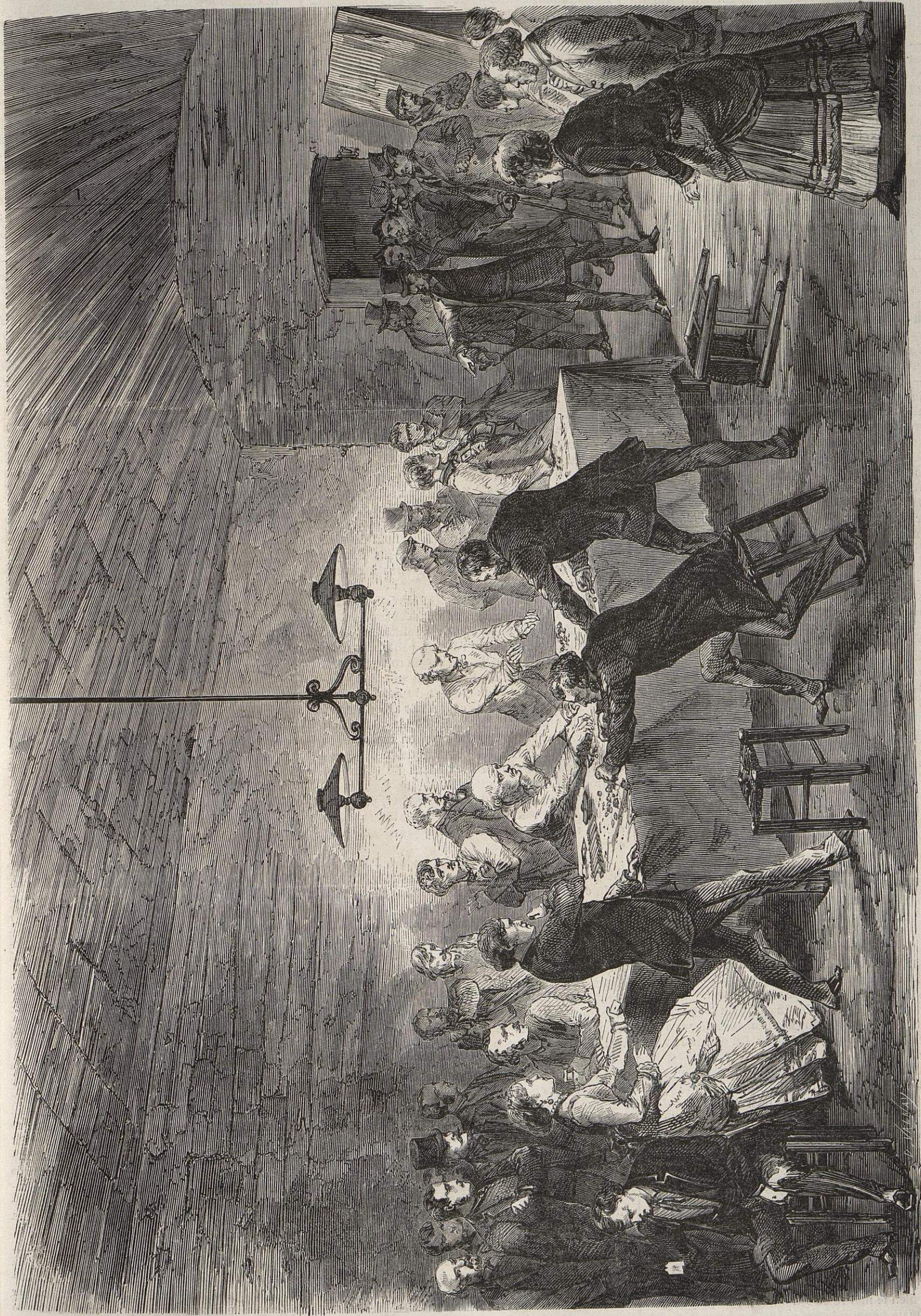
— Hibou! ça sonne avec grigou! dit le vieux soldat qui rimait volontiers; après ça, voisin, faut pas vous fâcher; chacun a son idée là-dessus; moi, je trouve que l'argent ne me sert que quand il m'est quitte.

— Ne me taquez pas, Bertrand; vous voyez bien que je ne suis pas gai.

Il y eut un silence pendant lequel le jeune mon-



PARIS. — « La population ouvrière de Paris n'écoute point les mauvais conseils. » — (Dessin de Crépon.)



PARIS. — « La population ouvrière de Paris n'écoute point les mauvais conseils. » — (Dessin de Crépon.)

PARIS. — Arrestation opérée dans une maison de jeu clandestine de la rue de la Harpe.

tagnard, qui avait tout entendu, se leva paresseusement, et poussa un bâillement sonore, en se dépliant les bras.

— Jeune homme, dit le père Bertrand, c'est un triste signe quand un garçon de ton âge, après s'être dorloté deux heures au soleil, comme un lézard, a tant de peine à se remettre debout.

— C'est que j'ai fait deux lieues à pied ce matin, répondit le jeune homme, en rajustant son carnier.

— Bel exploit! ricana le vieillard; mais qu'est-ce qui t'obligeait à les faire? Ne valait-il pas mieux rester dans ta boutique à raser la barbe de tes clients? Laisse la chasse aux messieurs, petiot, et tiens-toi au poste que tu as hérité de ton père: quand tu auras gagné assez pour te créer des loisirs, il sera temps de prendre les airs d'un bourgeois.

— Père Bertrand! répondit le barbier avec un regard rancuneux, mêlez-vous de vos affaires, et ne vous avisez pas de donner des conseils à qui ne vous en demande pas... Vous avez la langue trop bien pendue; remerciez vos cheveux blancs, car sans cela...

Un geste de colère compléta la phrase, et le jeune homme s'éloigna.

— Va, va, Pierre de la Savonnette! lui cria le rude vieillard; prends garde que les fumées de ta vanité ne te poussent dans quelque ornière!... Mes cheveux blancs se moquent de tes papillottes; ils ne craignent les menaces de personne, et surtout celles d'un blanc bec de ton espèce; ce n'est pas avec moi que tu dois faire le faraud, tu le sais bien!...

Le calme de l'atmosphère était tel, que le chasseur n'avait pas dû perdre une syllabe de la flagellation morale qui lui était adressée; néanmoins, il ne tourna pas la tête, et poursuivit sa route en sifflant.

— Diable! voisin, quand vous vous y mettez, ça chauffe dru! dit Sarda. Qu'avez-vous donc contre le petit barbier pour lui avoir si bien frotté les oreilles?

— Certain soir, le hasard m'a mis à sa portée pour lui arrêter le bras, comme il allait accomplir une œuvre de vengeance; depuis, quand je vais à Tarascon, je ne suis jamais passé devant sa boutique sans que le vaurien ne m'ait gratifié de quelque sottise; il ne peut me pardonner d'avoir empêché son petit couteau d'entamer la peau d'un rival. Ce drôle finira mal, c'est moi qui le prédis; il est sans foi ni loi, et l'orgueil et la paresse le rongent...

— C'est bon à apprendre, ce que vous dites là, Bertrand, fit l'aubergiste avec un frisson instinctif, ce freluquet vient souvent par ici, il s'arrête quelque fois pour causer; mais dorénavant j'aurai soin de le saluer à distance.

Peu d'instant après, les deux amis se séparèrent, et le vieux Sarda, partagé entre son avarice et les appréhensions de son isolement si son fils avait la malchance, entendait au-dedans de lui-même une voix qui disait: Malheur! malheur!

## II

Pour ce qui est de Pierre le chasseur, il avait gravi la montagne, et il se trouva bientôt en présence de Joseph Sarda et de son troupeau.

Il vint tout joyeux à la rencontre du barbier, qui l'amusait de ses gais propos en échange de quelques œuilles de lait que le berger lui offrait de tout cœur.

Joseph s'était mis à traire, tout empressé, une de ses chèvres, quand Pierre lui dit tout à coup:

— Tu vas donc être soldat, mon garçon?

Le pauvre chevrier tressaillit, laissa choir la tasse, et joignant les mains avec désespoir, tandis que de grosses larmes tombaient de ses yeux, il s'écria:

— Est-ce que c'est pour demain? Vous avez appris ça à la ville?

— Non, mais j'ai entendu ton père dire à Bertrand qu'il n'est pas assez riche pour te faire remplacer.

— Ah! ouiche! si le vieux voulait, il pourrait bien acheter un homme, et même deux sans se gêner. Ce n'est pas sa volonté, il n'y a rien à dire; il est bien le maître de son argent, puisqu'il l'a gagné; mais à quoi lui servira-t-il, son argent, quand

il n'aura plus de fils? ajouta Joseph avec un sanglot.

— Ton père a donc beaucoup d'argent? demanda Pierre.

— Haut comme ça de quadruples, répondit Joseph en élevant sa main au niveau de son genou. Mon père s'imagine que je l'ignore, mais je ne suis pas bête, moi, dit-il en riant d'un rire idiot. Figure-toi qu'une nuit qu'il me croyait endormi, je le vis faire un trou dans le mur, derrière le chevet de son lit, et il mit là son trésor, où il ajoute chaque soir quelques pièces. Il est très-riche, va; mais puisqu'il ne veut pas me racheter, je vais m'enfuir à travers le monde, et comme j'ai de longues jambes, je serai loin avant le jour du tirage.

— Garde-t-en bien, Joseph, dit son interlocuteur: où pourrais-tu aller sans passe-port? Et, aussitôt pris, aussitôt enrôlé. Écoute; moi aussi, je tire à la prochaine conscription, et je suis menacé de partir si je suis soldat. Seulement, sois tranquille, nous profiterons de la première occasion favorable pour désertir.

La face du chevrier s'illumina de joie en apprenant que Pierre pourrait être son compagnon.

— Est-ce bien vrai que tu m'emmèneras si tu désertes? demanda-t-il.

— Oui, oui, répondit le barbier, mais tu vas jurer de garder le secret; promets-tu de ne jamais le révéler à personne? d'être muet comme cette bruyère sur tout ce qui se passera entre nous?

— Par l'âme de ma sainte mère, je le jure! fit le berger d'un accent solennel.

Trois mois plus tard, à l'aube, deux soldats, après avoir traversé le port de Paillères, cheminaient dans la direction d'Ax.

C'étaient Pierre et Joseph, qui, au bout de quelques mois de service dans les régiments français envoyés en Espagne, étaient parvenus à réaliser leur plan de désertion.

Le jour, ils se cachaient dans les fourrés des montagnes, et la nuit ils faisaient de longues étapes qui les rapprochaient de plus en plus de la solitaire auberge.

Quand ils ne furent qu'à une petite distance, Pierre ordonna une halte, et chargea son camarade, qu'il avait mis facilement sous sa domination absolue, d'aller demander du pain et du lait à des chevriers de sa connaissance, ce qu'il fit aveuglément.

Puis, la nuit venue, le barbier décida qu'il fallait se rendre chez le père Sarda, à qui on exposerait la situation pour tâcher d'en obtenir quelques secours qui leur permettraient d'arriver dans l'Andorre, où ils trouveraient à travailler.

Mais Pierre, ayant l'air de se raviser, prétendit qu'il valait mieux qu'il accomplît seul le message, afin de ne pas exposer Joseph au premier choc du courroux paternel.

Au moment de partir, il demanda à Joseph de lui prêter son couteau pour se défendre, si besoin était, contre le chien du garde, ainsi qu'un mouchoir dont il ceignit sa tête.

Ces deux objets lui furent remis sans défiance.

Une heure après, Pierre était de retour.

Si Joseph n'eût pas été un pauvre être dénué de perspicacité, il n'aurait pu s'empêcher de remarquer la profonde altération des traits et de la voix du barbier, quand il raconta que l'aubergiste avait été inflexible, qu'il lui avait été impossible d'obtenir de lui autre chose que le costume de pasteur qui servait jadis à son fils.

Pierre ajouta qu'il fallait que Joseph s'en revêtît à l'instant et s'allât vite cacher dans la montagne, parce que les gendarmes étaient à leurs trousses; que leur sûreté réciproque exigeant que chacun prit de son côté, lui allait repasser le port et se sauver en Andorre.

Alors le pauvre Joseph, tout ému du chagrin de se séparer de son camarade, se jeta à son cou en pleurant.

Pierre se dégagea de son étreinte avec une vivacité presque brutale; puis, tout à coup, il prit la main du chevrier et la plaça sur sa poitrine, comme pour en comprimer les palpitations qui la soulevaient tumultueusement.

— Allons, adieu! dit-il, avec un pénible effort: à chacun sa vie; échappe si tu peux à la justice, Joseph! mais surtout n'oublie pas ton serment: ta mère l'a entendu là-haut.

Et chacun des deux jeunes gens s'engagea rapidement dans une direction opposée.

GERMAINE BOUÉ.

(La suite au prochain numéro.)

## Arrestation dans une maison de jeu

Des lettres anonymes adressées à l'administration dénonçaient depuis quelque temps M. X..., liquoriste-cafetier, rue de la Harpe, comme tenant une maison de jeu.

Quelques joueurs malheureux révélaient le chiffre considérable des sommes qu'ils avaient perdues; mais ils ne donnaient que des indications vagues, incertaines, difficiles à vérifier. Malgré une surveillance active, on n'avait encore pu rien découvrir, le chef de la sûreté allait abandonner cette affaire, il avait quelque raison de supposer qu'il y avait là une *mystification*, lorsque, dans la journée de jeudi, un avis émanant de l'un de ses agents principaux, lui apprit que, la nuit suivante, il y aurait dans la maison tenue par M. X... un baccarat considérable.

Immédiatement l'autorité supérieure fit prévenir M. Bérillon, commissaire de police du Palais-de-Justice, d'avoir à se tenir prêt pour une expédition de nuit.

De son côté, M. Boudeville, officier de paix de l'attribution des jeux, était mandé à la préfecture de police, d'où, avec des instructions détaillées, il sortit en compagnie d'une escouade de sergents de ville et d'agents.

A une heure et demie du matin, M. Bérillon prenait le commandement de la force publique et se dirigeait vers la rue de la Harpe.

Pour ne pas éveiller les soupçons d'un joueur émérite, que, moyennant rétribution, le maître de l'établissement avait placé en vedette à quelques pas seulement de la porte d'entrée afin de prévenir toute surprise, deux agents en bourgeois, accompagnés de leurs femmes, s'engagèrent seuls dans la rue de la Harpe, absolument déserte à cette heure avancée de la nuit.

Croyant avoir affaire à d'inoffensifs étudiants, la sentinelle ne bougea pas... jusqu'au moment où, arrivés devant lui, elle délégués de la police la bâillonnèrent et l'enlevèrent de son poste d'observation en moins de temps qu'il ne nous en faut pour le raconter. Alors agents de police et sergents de ville, M. Bérillon en tête, accoururent en toute hâte et firent irruption dans le café, où ne se trouvait qu'une domestique, qui, réveillée en sursaut, se mit à crier à pleins poumons: Au voleur! à l'assassin!

On fit taire cette femme, et, après avoir traversé deux salles vides, M. Bérillon, toujours suivi de nombreux agents, s'engagea dans un couloir humide et sale qui conduisait à la salle des jeux.

En voyant arriver la force armée, deux géants, spécialement engagés par M. X... pour défendre la porte d'entrée et recevoir le mot de passe des joueurs, tentèrent de repousser les arrivants. En un clin d'œil ils étaient terrassés, et, pour éviter tout pugilat, on leur attacha solidement les *poucettes*.

Quelques joueurs, au nombre desquels se trouvait M. X..., ayant entendu du bruit du côté de la porte d'entrée, se hasardèrent à l'entr'ouvrir pour voir ce qui se passait au dehors.

Grande fut leur stupéfaction en apercevant dans le couloir une longue file de tricornes.

Quelques-uns essayèrent bien de s'échapper; mais comment la fuite était-elle possible? La salle de jeux dans laquelle ils se trouvaient, servant naguère encore de cave et de cellier à M. X..., n'avait pas d'issue; la lumière du jour n'y pénétrait que par trois soupiraux seulement, très-soigneusement clos aujourd'hui. L'un des joueurs cependant parvint à forcer un soupirail et à y passer la moitié de son corps. Mais, comme il lui était absolument impossible de se dégager, il appela à son aide un sergent de ville, qui, après beaucoup d'efforts, le tira de cette position épineuse.

Sur les murs de cette cave suintait une eau qui, en répandant une humidité dangereuse pour la santé même la plus robuste, avait détérioré quelques tableaux de valeur donnés en paiement par des joueurs malheureux. Une odeur nauséabonde s'échappait de ce repaire, que trois quinquets fu-

meux éclairaient à peine. Une table boiteuse et à double fond était placée au milieu de ce souterrain. Sur la table, un vieux tapis vert maculé çà et là de larges taches d'huile; aux quatre bouts, les noms des différents jeux en vogue dans ce bouge.

Au moment même où MM. Bérillon et Boudville pénétraient dans le repaire des joueurs, une somme considérable se trouvait devant M. X..., qui remplissait, à la satisfaction générale, les fonctions délicates de croupier. M. Bérillon s'en empara et se mit à procéder à l'interrogatoire des personnes présentes.

La plupart appartiennent à d'excellentes familles étrangères, égyptiennes, russes, italiennes et belges. Ces derniers terminent leurs études à Paris.

D'autres sont des joueurs de profession, fort connus de la police. Ceux-là étaient chargés spécialement par M. X... de faire les portées, c'est-à-dire de se donner tous les atouts en mains. Au besoin, si leur partner n'était pas assez vite décaqué, ces grecs puisaient leurs atouts dans d'autres jeux de cartes que tenaient à leur disposition des sous-grecs. La perquisition opérée dans tout l'établissement de M. X... a amené la découverte d'une grande quantité de jeux de cartes dans lesquels les portées étaient préparées à l'avance.

M. X..., le maître de cet enfer dans lequel on dévalisait sans pitié les jeunes gens du quartier latin qui s'y aventuraient, aura à répondre devant la justice des vols nombreux qui y ont été commis.

## LA SEMAINE LITTÉRAIRE

L'ÉMILE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, par M. Alphonse Esquiros (1 vol. in-8°. Lacroix), ne vise aucun des Émiles célèbres de notre temps. C'est un être de raison, comme l'Émile de Rousseau. Comme le récent livre de Michelet, *Nos Fils*, celui-ci est purement pédagogique; il ne traite que de l'éducation, grosse question d'ailleurs, et qui, aux yeux du penseur, prime toutes les autres.

Je m'attendais à trouver en M. Esquiros un ton autrement tranchant et des préceptes plus impératifs. J'ai été charmé d'avoir affaire à un philosophe point exclusif, à un doux réformateur qui enseigne « l'art d'être libre, » mais qui laisse à chacun le choix des moyens. L'art, vous l'entendez, et non pas la science, ce qui implique un certain éclectisme. Apprendre les choses avant les mots, comprendre la nature, dessiner, voyager, puis réfléchir, étudier, développer sa personnalité et se perfectionner, voilà qui n'a rien d'effrayant. C'est le *self help* des Anglais.

Seulement M. Esquiros suppose qu'il ne rencontrera que d'excellentes natures, des tempéraments bien équilibrés, des âmes d'élite. Parbleu! avec Ormuzd, cela va tout seul, mais avec Ahriman, que doit-on faire?

Sur un sujet ancien, faire un roman nouveau, tel a été le vœu de MM. Armand de Pontmartin et Frédéric Béchard. Un bien vieux thème que ces TRAQUEURS DE DOT (1 vol. Dentu). Je relisais l'autre jour *les Petits bourgeois*, de Balzac; c'est la même donnée. Que de romans et de drames ont pivoté là-dessus! Ce qui sauve la situation, c'est qu'elle se reproduit sans cesse, et que son actualité est incontestable. Ici, avouons-le, nos traqueurs de dot sont d'assez faibles chasseurs. Mais l'action est intéressante et abonde en détails de la vie contemporaine heureusement rendus.

Si remarquable que soit la lecture des *Traqueurs de dot*, ce n'est pas avec ce livre que M. de Pontmartin forcera les portes de l'Académie. Depuis longtemps, il est vrai, tous ses titres sont en règle de ce côté. Pendant qu'on lui fait croquer le marmot, il prend des distractions où il en trouve. Il n'est point à blâmer, et qui est à plaindre? l'Académie.

Honneur à Emmanuel Gonzalès, qui conserve intactes les vieilles traditions et reste fidèle au roman historique! Il y a des gens, et je suis du nombre, qui présentent médiocrement ce régal; ce n'est pas une raison pour en dégoûter les autres. « J'ai essayé, dit Gonzalès, dans la préface de LA BELLE NOVICE (1 vol. Dentu), de retracer le tableau le plus fidèle de cette justice bizarre et mystérieuse, de cette association redoutable connue sous le nom de Sainte-

Wehme, de tribunal wehmique, et plus vulgairement de Tribunal secret au moyen âge. »

Je crois bien que, si l'on faisait des fouilles dans les vieux fonds des cabinets de lecture, on trouverait dans ces Pompéi nombre de romans empruntés à ces mêmes *Francs juges*. M. Gonzalès sait cela mieux que moi. Mais il assure qu'aucun d'eux n'avait serré de près la vérité historique. Je m'en rapporte à lui. Ce que je sais, c'est que sa *Belle novice* est une œuvre intéressante et bien faite. Et, j'en prévient les amateurs, il y aura une suite.

Sur le livre de M. Louis Figuier, l'ANNÉE SCIENTIFIQUE 1869 (1 vol. Hachette), je n'ai pas grande compétence. J'y relève, à l'intention des ignorants, mes frères, certains faits saillants, tels que l'immersion du câble transatlantique français, la catastrophe de la place Sorbonne, le percement de l'isthme de Suez (avec une grande carte de l'isthme).

Mille inventions s'y entremêlent, décrites en un style clair, rapide, et d'une façon toujours amusante. C'est de la vulgarisation bien entendue. On dit le mot et la chose fort décriés par quelques savants. Dites-moi pourquoi.

PHILIPPE DAURIAC.

## COURRIER DU PALAIS

Je n'ai pas plutôt fait part à mes lecteurs d'une bonne nouvelle que voilà l'événement qui se dérange comme à plaisir d'une semaine à l'autre pour me mettre dans mon tort. Un chroniqueur moins consciencieux, et surtout moins modeste que votre serviteur, ferait la sourde oreille, passerait sous silence les faits qui lui donnent un démenti et continuerait à chroniquer le front haut; mais cette haute impassibilité n'est pas dans mon tempérament, j'aime mieux crier que j'ai eu tort, que je me suis trompé.

Eh bien oui, MM. les directeurs plaident comme devant avec MM. et M<sup>mes</sup> les artistes; Thalie, comme écrivaient les courriéristes du vieux temps, Thalie a toujours recours à Thémis, et les dommages-intérêts, les dédits stipulés pleuvent dru comme grêle dans les caisses directoriales. — Deux procès pour cette semaine: M<sup>lle</sup> Christiane, des Bouffes-Parisiens, refuse un rôle dans *la Reine de Trébizonde*, — 6,000 francs de dédit après résiliation. — M<sup>me</sup> Preston ne veut pas jouer Anita dans *la Mariée du mardi gras*, — 500 francs de dommages intérêts pour le préjudice passé, plus 50 francs par chaque jour qu'elle laissera écouler avant de paraître en Anita sur la scène du Palais-Royal!

C'est sévère, mais juste! aurait dit encore M. Joseph Prudhomme, maître de pension. Voilà la jurisprudence qui s'accentue dans le sens des rigueurs salutaires; et les caprices couleur de rose, les caprices de théâtre vont s'envoler à tire-d'ailes. Est-ce un rôle ou n'est-ce pas un rôle que ce personnage d'Anita? M<sup>me</sup> Preston soutenait que ce n'est qu'une figuration; mais, lui a-t-on répondu, les figurants ne parlent pas et Anita parle; elle parle, et, ne prononçât-elle qu'une syllabe, elle devient un rôle; or, M<sup>me</sup> Preston avait signé un engagement dans lequel se trouvent ces mots: « S'engage à remplir en tout temps, à toute heure et en tous lieux, tous les rôles qui lui seront désignés. »

Ah! parlez-moi des propriétaires et des locataires! Ceux-là plaident toujours; comme, en dehors du paiement du loyer, d'une part, et de l'obligation de tenir l'appartement clos et couvert, d'autre part, presque toutes les questions qui peuvent s'agiter entre eux ne sont réglées que par l'usage, la jurisprudence n'est pas encore près de devenir uniforme, d'autant plus que les espèces peuvent rarement se présenter les mêmes. Un exemple vient de se présenter devant le tribunal civil de la Seine, — la prétention du propriétaire n'a l'air de rien au premier abord, mais vous allez voir bientôt à quel point elle pourrait devenir redoutable.

La propriétaire d'une maison de la rue de la Banque a loué à M. de Biragues d'Apremont un grand appartement avec balcon, pour y établir les bureaux d'un journal industriel; mais voilà le bail qui finit au mois d'avril prochain. La propriétaire annonce au public que son appartement est à louer par un écriteau apposé au-dessus de sa porte cochère. D'a-

bord c'est son droit, puisque la porte lui appartient, ensuite c'est l'usage; mais M<sup>me</sup> Laffitte de Nerville veut placer un autre écriteau pareil au premier au devant du balcon de l'appartement en question. Elle prétend que c'est encore son droit, parce que c'est encore l'usage.

Est-ce l'usage? Hier encore, j'aurais dit: « Je ne le crois pas. » Mais maintenant que le juge des référés a répondu: « Oui, » je me contente de cette formule: « Je ne le sais pas. »

Le locataire, M. de Biragues d'Apremont, s'oppose à ce que cet écriteau soit placé sur le balcon, sur son balcon, qui est sien jusqu'au mois d'avril prochain. La propriétaire prouvait très-bien d'abord qu'elle y avait intérêt; mais le locataire répondait non moins bien: Peù m'importe que ce soit votre intérêt, il ne ne s'agit pas de cela du tout! Moi, je vous prouve non moins bien que j'ai intérêt à vous refuser; sous ce rapport, nous voilà quittes: mes amis, ma clientèle, vont croire que l'appartement est vide, que je suis déménagé avant terme.

Connaissez-vous un horrible conte oriental que je ne me rappelle que bien vaguement? Un pauvre diable vend sa maison; il y est forcé par un riche et avare créancier qui ne veut rien entendre. Il cède, il conclut la vente qu'il aurait pu retarder longtemps par des chicanes, et, pour prix de sa complaisance, il ne pose à son acheteur qu'une condition: il se réserve la propriété d'un clou, d'un clou, d'un seul clou, planté dans le mur, à l'intérieur. L'acheteur n'y voit pas grand inconvénient... à lui la maison: qu'est-ce qu'un clou de moins! Il ne savait pas que, comme « tout cheveu porte son ombre, » tout clou tient sa place. Le riche s'installe, et le pauvre homme ruiné s'en va. Mais il revient le lendemain... le surlendemain... tous les jours! et il entre! — Va-t'en, chien! tu n'es plus ici chez toi! — Ce clou est à moi. — Emportele. — Non pas; je suis propriétaire du clou et de la place qu'il tient; tu me dois le passage pour arriver à ma propriété! L'avare commence à s'impatienter. Mais voici bien autre chose: le malheureux expulsé, — exproprié, si vous voulez, — prétend avoir droit à tout ce que le clou supporte; il veut y suspendre un sac, un panier, son burnous, son turban... L'avare se met en colère; il a peut-être le droit de repousser cette exigence; mais il faut obtenir du cadi une interprétation de la loi, il faut plaider, et cela coûte cher, et cela trouble la tranquillité d'esprit. — Bah! après tout, qu'est-ce que la place d'un sac ou d'un burnous? le reste de la maison est à lui! Mais un beau jour, à ce clou fatal pend une cage, et dans la cage est un corbeau qui parle et qui reproche à l'avare ses méfaits. Le riche commence à se troubler, il n'ose plus entrer dans cette chambre... mais le reste de la maison est à lui!... Enfin, un matin, jetant un coup d'œil furtif sur ce clou, il y aperçoit pendu la squelette d'un autre malheureux qu'il a fait mourir de misère et de chagrin. Alors il prend la fuite, et l'ancien propriétaire rentre en possession de la maison dans laquelle il est né.

Je crois bien que, faute de souvenirs bien précis, j'ai un peu embelli — ou gâté — le conte arabe; mais enfin c'est bien le sens, et vous comprenez de reste pourquoi M. de Biragues d'Apremont ne voulait pas de l'écriteau; permettre à la propriétaire de le suspendre là, disait-il au juge du référé, ce serait l'autoriser à reprendre dès maintenant possession partielle des lieux avant l'expiration du bail.

Mais il paraît que c'est l'usage, puisque la propriétaire a gagné son procès.

Nous avons vu juger à la première chambre un homme de quarante-cinq ans, garçon de peine chez un distillateur. Le fait qui lui était reproché est facile à raconter, mais bien difficile à comprendre; je mets au défi l'esprit le plus pénétrant et le plus perspicace d'expliquer ce qui s'est passé dans la cervelle du prévenu quand il a commis le délit qualifié: blessures par imprudence. Il n'était pas fou, il n'était pas ivre, il n'avait aucune haine, aucune colère contre le jeune homme qu'il a blessé; enfin, loin d'être maladroit, il se montrait assez habile pour exécuter certains tours de prestidigitation qui enchantaient ses camarades.

Ce jour-là, il était en veine de succès, on l'admirait, on l'applaudissait.

— Tiens! dit-il à un apprenti, veux-tu savoir comment on coupe un doigt et comment on le recolle ensuite?

— Oui, répond l'apprenti.

— Eh bien! mets ton doigt à plat, là, sur le comptoir.

Le jeune homme, qui a dix-sept ans, hésite un peu, mais enfin il place son doigt comme on le lui demande; il est un peu ému, mais il sourit... C'est un tour! L'autre brandit un couteau de cuisine bien affilé, le lève et le laisse retomber et...

Vous auriez retiré votre doigt, vous, n'est-ce pas? Eh bien, moi aussi; mais c'est ce que ne fit pas le pauvre garçon, et le doigt, coupé net, tomba sur le plancher.

Un mois de prison, 50 francs d'amende, c'est bien jugé; mais enfin... que ne frappait-il à côté!

Et pour terminer, une triste histoire toute nouvelle, et qui va dorénavant trouver souvent — et à bon droit sa place — dans les plaidoiries des avocats qui auront besoin, pour la défense de leur client, de contester l'identité la mieux établie. Si, par exemple, pendant que Troppmann se débattait en cour d'assises, on eût reconnu tout à coup, après tous ces témoignages entendus, après toutes ces confrontations, que les victimes n'appartenaient pas à la famille Kinck!

C'est pourtant quelque chose d'analogue à cette absurde hypothèse qui vient de se produire à Saintes; écoutez!

Un enfant est trouvé assassiné dans un bois aux environs de la ville, et les traces des pas de deux personnes d'âge différent existent depuis la porte de la ville jusqu'au lieu où le crime s'est commis. Tout le monde, entendez-vous, *le monde* — reconnaît la victime : c'est un jeune musicien ambulancier qui exerçait ce métier avec son père; tous deux étaient restés quelques jours à Saintes, et ils avaient disparu l'avant-veille. Voilà le père au moins fortement soupçonné d'avoir assassiné son fils; on court sur ses traces, on télégraphie, on envoie le signalement du père dans toutes les directions... Rien!

Et puis on envoie à tous les parquets de France la photographie de la victime, et il arrive ceci qu'à Saint-Brieuc, tout le monde — entendez-vous, *tout*

*le monde* — reconnaît un enfant de la ville, qu'un camarade plus âgé, un précoce scélérat de seize ans, a détourné depuis un mois de la maison parternelle.

Et je termine par cette phrase obligée des gens qui ne veulent pas conclure, de peur d'aller trop loin : « Je livre le fait à vos méditations! »

Quant au dénouement, vous le connaîtrez, soyez tranquilles; la cour d'assises me le fournira.

PETIT-JEAN.

Qu'ont de particulier ses fleurs, ses plumes, sa dentelle? Ce chapeau séduit, non par la valeur des accessoires, mais par son style. C'est une œuvre de caractère, comme on dit en peinture. Il imprime à la physionomie un cachet spécial qui est sa marque de bon goût; il lui donne la vie et l'animation; enfin ce chapeau a de l'âme, et il la communique au visage, qui acquiert alors la plus vive expression; une grâce coquette court à travers les méandres de ses bouillonnés, de ses ruches et des pétales, de ces fleurs.

Aussi, comme il contribue à la fraîcheur du teint, comme il fait valoir la pureté des lignes ou en atténue l'incorrection, avec quelle habileté il met la beauté en lumière!

Tel est le chapeau artistique de M<sup>me</sup> Camille. La savante modiste, en coiffant Marguerite ou Mignon, idéaliserait encore ces gracieux types, sa fantaisie en perfectionnerait la beauté suave. Nulle ne sait comme elle jouer avec le caprice.

Passant du domaine de l'imagination dans celui de l'histoire, M<sup>me</sup> Camille étudie la tradition pour retrouver les anciennes coiffures; l'habile artiste en secoue la poussière, et à son souffle ces coiffures renaissent sous un aspect nouveau, poétisées par le goût moderne.

Selon votre désir, son chapeau vous transforme en Diane de Poitiers, en Catherine de Sauves; il vous donne les airs fanfarons de la duchesse de Chevreuse et de la Grande Demoiselle, ou la mignarde gaillardise de la comtesse de Polignac. M<sup>me</sup> Camille vous invente une physionomie que ne saurait créer aucun peintre de genre ou d'histoire. Nous pouvons résumer ainsi son talent : elle vous coiffe jeune, et elle vous rend jolie.

Quel est le secret de M<sup>me</sup> Camille (rue Rougemont, au premier étage, à l'angle du boulevard Poissonnière)? L'art aidé par le goût. Avant d'embellir la nature animée, M<sup>me</sup> Camille la reproduisait sur la toile. Si elle eût été sculpteur au lieu d'être peintre, on pourrait dire qu'à l'exemple de Pygmalion, elle eût dérobé le feu céleste pour le communiquer à ses statues.

LÉO DE BERNARD.



Les Emoultiers pour rire (dessin de Crafty.)

### — Les Chapeaux artistiques de M<sup>me</sup> Camille

MODES D'HIVER

L'art! comment le définir? on le saisit, on le comprend, mais sa puissance échappe à l'analyse. Le beau surgit partout où il se trouve. Il transforme, il éclaire, il poétise tout ce qu'il touche.

L'art ne dédaigne aucun sujet; voyez plutôt le chapeau de M<sup>me</sup> Camille. Qu'a-t-il donc de si riche dans ses ornements pour vous charmer ainsi?



Modes de l'hiver 1870.



ODÉON : Représentation extraordinaire au profit de la souscription du monument de Louis Bouilhet. — GAITÉ : Matinées littéraires; représentation de *l'Abbé de l'Épée*, drame en cinq actes, de feu Bouilly, précédée d'une conférence par M. Ernest Legouvé. — *Malheur aux vaincus!* par M. Théodore Barrière.

L'auteur de *Mélanis*, de *Madame de Montarcy* et d'*Hélène Peyron*, Louis-Hyacinthe Bouilhet, aura son monument. La représentation organisée par ses amis a été brillante et fructueuse; les principaux éléments en avaient été empruntés à l'œuvre même du poète. Les meilleurs comédiens de plusieurs théâtres avaient tenu à honneur de venir réciter ses vers, choisis entre les plus beaux. Toutes les mains battaient, comme tous les cœurs, au souffle puissant et pur qui anime ces strophes enthousiastes, dernier écho de la grande symphonie romantique. De quelque temps peut-être on ne reverra un poète si parfaitement convaincu, si loyalement inspiré, si complètement désintéressé. Qu'il dorme sous la pierre discrètement ornée qu'il doit aux sympathies de toute sa génération, au milieu de cette Normandie d'où il était venu et où il est retourné, et qui le revendique aujourd'hui comme un petit-fils de Corneille!

Le succès appartient décidément aux persistants. M. Ballande, après bien des luttes, après bien des efforts, voit enfin le public, — un vrai public payant! — accourir... non, pas encore, mais arriver à ses Matinées du dimanche au théâtre de la Gaité. Ce résultat doit être attribué au choix intelligent des pièces autant qu'au mérite des acteurs. Je le félicite d'avoir remonté ce vieux et excellent drame de *l'Abbé de l'Épée*, qui fit couler tant de larmes au commencement de ce siècle. On fait plus brutal à présent, plus rapide, plus serré, mais on ne fait pas plus intéressant, plus émouvant surtout. Le style a vieilli, c'est vrai, il porte la marque de l'époque, il est par intervalles emphatique et sentencieux, mais il conserve pourtant ça et là de bonnes parties, il dit bien ce qu'il veut dire, il se rapproche parfois de Sedaine. Ne raillons pas trop le style du bonhomme Bouilly; dans soixante-dix ans d'ici vous me direz des nouvelles du style du bonhomme d'Ennery!

Ce Bouilly, qui pèse aujourd'hui si peu dans la main de la critique, a affolé tout Paris à une certaine heure avec *l'Abbé de l'Épée* et avec *Fanchon la Veilleuse*. Je n'ai à m'occuper que de la première pièce; le sujet en est connu de tout le monde: c'est l'histoire véridique du comte de Solar, sourd-muet de naissance, qu'un oncle cupide abandonna dans un quartier désert de Paris, et qui fut remis par un officier de police aux mains de l'abbé de l'Épée. Celui-ci l'instruisit dans la langue des signes; et de particularités en particularités, d'inductions en inductions, il fut mis sur la piste de sa famille. Passant un jour devant le Palais-de-Justice, il voit l'enfant tressaillir à l'aspect d'un magistrat en robe rouge; il l'interroge à sa manière, et apprend de lui que son père portait le même costume. Une autre fois, le petit Solar, — ou plutôt Jules, comme il est désigné dans la pièce, — s'émeut à la rencontre d'un enterrement; l'abbé de l'Épée en conclut que son père était mort et magistrat. Mais magistrat de quelle province? Il le conduisit successivement à différentes barrières; l'enfant reconnut la barrière d'Enfer et l'endroit où la voiture avait été visitée. Son père était donc magistrat d'une ville du Midi. Alors commença une série de pérégrinations dans lesquelles le bon abbé déploya un zèle, une patience, une habileté admirables.

A Toulouse, Jules reconnaît la ville, la rue, l'hôtel où il est né; l'abbé de l'Épée s'informe: cet hôtel est habité par Darlemont, l'oncle odieux du jeune sourd-muet. Aidé des lumières de l'avocat Franval, il se rend chez ce Darlemont; celui-ci nie tout avec assurance, jusqu'au moment où il est mis

en présence de sa victime. Jules recule d'horreur à la vue de l'homme qui l'a conduit et égaré à Paris après l'avoir revêtu de haillons. La situation est vraiment des plus pathétiques. Finalement on oblige l'oncle à une restitution, — et deux jeunes gens quelconques se marient dans un coin pour se conformer aux traditions théâtrales.

Comme on le voit, ce sont les procédés de *Zadig* appliqués à la vie réelle et, de là, transportés à la scène. Edgar Poë n'a donc rien trouvé de nouveau dans *l'Assassinat de la rue Margue*.

*L'Abbé de l'Épée* était, paraît-il, joué dans la perfection par les acteurs-créateurs de la Comédie-Française: Monvel, Dazincourt, Baptiste cadet, Grandménil, et M<sup>me</sup> Talma-Vanhove, chargée du rôle touchant du sourd-muet. Ce succès eut pour précieux résultat de faire rendre la liberté à l'abbé Sicard qui était encore détenu en prison. Voici comment les choses se passèrent: on apprit que le premier consul devait se rendre avec sa femme à la seconde représentation. Quelques hommes de lettres se placèrent à l'endroit de la galerie faisant face à sa loge. A la fin de la pièce, l'abbé de l'Épée dit à l'avocat Franval qui essaie de le retenir à Toulouse: « Il y a longtemps que je suis séparé de mes nombreux élèves, ils souffrent sans doute de mon absence... » Ce fut ce moment-là que choisirent les littérateurs en question pour se lever devant Bonaparte, et Collin-d'Harleville s'écria d'une voix forte: « Rendez-nous le vertueux Sicard! » Immédiatement ce cri fut répété par un grand nombre de spectateurs; Bonaparte, un peu étonné, fit annoncer qu'il s'occuperait de cette réclamation. Quelques jours après, Sicard, le digne successeur de l'abbé de l'Épée, vint lui-même remercier Bouilly et se jeter dans ses bras.

A la suite de ce double succès, Bouilly, qui avait été autrefois un des commensaux du célèbre petit hôtel de la rue Chantereine, fut invité de la part de Joséphine à venir déjeuner aux Tuileries. Il y rencontra nombreuse et illustre compagnie: Siéyès, Merlin, Roederer, Monge, Cuvier, Bertholet, Lacépède, Fourcroy, sans compter les généraux charmés. L'excellent dramaturge a noté dans ses *Récapitulations* les moindres détails de cette matinée. Joséphine l'accueillit avec sa bonté et sa grâce accoutumées, et permit qu'il lui baisa la main, « comme au temps de la rue Chantereine, » dit-elle avec un sourire. Bientôt le premier consul parut, « vêtu d'un habit de velours violet, brodé en or sur toutes les coutures. » Il était suivi de Talleyrand, de Cambacérès « au regard fauve, à la voix aiguë et à l'attitude prétentieuse, mais grand observateur et surtout excellent convive; » de Lebrun, « dont la figure vénérable et la tête couverte de cheveux blancs annonçaient un vrai sage, regrettant l'humilité réduit où il traduisait le Tasse, et tout étonné de se voir un des triumvirs de la république française. » Bonaparte ne tarda pas à apercevoir Bouilly et devina à la simplicité de son costume qu'il avait sous les yeux un écrivain; Joséphine le lui présenta; il lui adressa quelques paroles flatteuses mais brèves.

On se mit à table. Il était onze heures; quinze couverts seulement. Bonaparte avait à sa droite sa sœur Pauline, et à sa gauche sa belle-fille Hortense de Beauharnais. Bouilly était à côté de Joséphine. Une place était restée vide, et les regards du premier consul se tournaient avec une contrariété visible vers cette place. Elle fut enfin occupée par Jérôme, qui arriva en simple habit de manège. Cet équipage parut un peu trop sans façon à Bonaparte, qui se montrait déjà très-soucieux de l'étiquette. Il voulut donner une leçon à son jeune frère, et amena adroitement la conversation sur les bals masqués. On était justement à l'époque des jours gras. « Vous devriez bien — dit-il à Joséphine — conduire ce soir Hortense à l'Opéra; je sais qu'elle brûle d'envie de connaître ces bacchanales populaires. Couvertes toutes deux d'un domino de peu d'apparence, on ne pourra vous reconnaître. Jérôme sera votre écuyer; le voilà déjà tout déguisé! » Jérôme rougit et ne répondit rien. Le déjeuner se continua sans autre incident. Bonaparte se leva au bout d'un quart d'heure; il n'accordait jamais davantage à ses repas. La table lui était insupportable. On n'est pas parfait.

Je m'éloigne de *l'Abbé de l'Épée*; m'y voilà revenu. La reprise qui en a été faite dimanche dernier, ai-je déjà dit, sera comptée à M. Ballande parmi les plus heureuses. M<sup>me</sup> Dugueret, très-ardente pour son art, a rendu avec une grande variété de nuances et beaucoup d'énergie muette la physionomie de Jules; les travestis lui conviennent; on se la rappelle dans le jeune homme de *l'Usurier de village*. L'abbé de l'Épée est représenté par M. Talien, qui s'efforce et qui progresse. — Pourquoi la Gaité, qui va bientôt en avoir fini avec *la Chatte blanche* (tirez! elle a miaulé partout!) ne s'approprierait-elle pas pour quelques soirées le drame de l'honnête Bouilly?

Une conférence de M. Ernest Legouvé avait précédé la représentation de *l'Abbé de l'Épée*. M. Legouvé est le premier causeur de France; il raconte à ravir; sa parole est aimable, son air est heureux. Nul n'avait plus de droits que lui à venir parler de Bouilly, qu'une tendre amitié unissait à son père. Il s'est acquitté de cette tâche facile avec un grand succès; on l'a applaudi à tout rompre, on l'a acclamé — Pends-toi, Francisque Sarcey!

*Malheur aux vaincus!* une pièce de M. Théodore Barrière, longtemps retenue par la censure et rendue enfin à son auteur, va ramener Frédérick-Lemaître sur la petite scène des Menus-Plaisirs. A samedi prochain.

CHARLES MONSELET.

## CHRONIQUE MUSICALE

Bibliographie musicale: *Mendelssohn, sa vie et ses œuvres*, par H. Barbedette, gr. in-8°, avec portrait, autographes et catalogue.

Depuis quelques jours les théâtres font semblant de sommeiller, et vivent sur leur répertoire acquis sans fournir à la critique la plus mince opérette qu'elle puisse se mettre sous la plume. Il est vrai que ce calme est affecté, et qu'à l'horizon musical s'amoncellent des avalanches de doubles croches (*Dea et l'Ours et le Pacha*, à l'Opéra-Comique; la reprise de *Robert-le-Diable*, et un ballet nouveau à l'Opéra; *Guido et Ginevra*, et *Alina regina di Golconda*, aux Italiens; *Charles VI*, au Théâtre-Lyrique; *les Deux Blets*, à l'Athénée, etc...).

Profitions toujours de la semaine de répit que le hasard nous donne pour prendre quelques notes à travers l'importante biographie de Mendelssohn que vient de publier M. Barbedette. Ce sera encore « faire de l'actualité, » comme on dit en argot de journaliste, car voici que nous entrons dans la saison des concerts, et Mendelssohn est présent, il triomphe partout où il y a un piano posé sur une estrade devant une rangée de quinquets. Il n'y a, en effet, plus à y revenir, la musique de l'auteur d'*Élie* et de *Paulus* jouit en France, à l'heure qu'il est, d'un droit de cité qu'on a un peu tardé à lui accorder, bien que, d'ailleurs, on ne le lui ait jamais contesté positivement. De fait, cet esprit ingénieux, cet Athénien, ce ciseleur mélodiste devait se faire sa place chez nous. Aussi ne l'avons-nous jamais méconnu; tout ce qu'on peut nous reprocher, c'est d'avoir mis quelque paresse à faire sa connaissance. La société du Conservatoire, maison-mère du symphonisme, l'a longtemps traité avec défiance, et l'élan n'étant point donné, le dilettantisme français était resté froid.

Tout d'abord, j'accomplis mon devoir envers les bibliophiles en les prévenant que le livre de M. Barbedette est édité d'une façon très-suffisamment appétissante. C'est un majestueux in-8°, avec portrait, lettre autographe, fac-simile d'écriture musicale et catalogue.

Nous apportons, quant à nous, une grande curiosité à inventorier le catalogue des œuvres d'un Beethoven, d'un Schubert, d'un Mendelssohn. C'est un travail qui nous mène toujours à cette réflexion que la France n'est pas ainsi qu'on le lui reproche la grande auberge qui accueille avec empressement les génies étrangers. Notre hospitalité n'est pas si large et si banale, car, à bien compter, nous ne connaissons pas un dixième des œuvres inscrites au catalogue de Beethoven, de Schubert ou de Mendelssohn.

Le livre de M. Barbedette n'est point une de ces biographies puérides à force d'être minutieuses, comme la mode est d'en écrire aujourd'hui, et qui ressemblent à des rapports de police où tout est consigné jusqu'au temps qu'il faisait tel jour, à telle heure. M. Barbedette à un point de vue plus large, et il nous donne une histoire psychologique de Mendelssohn. Les circonstances de la vie de son héros, il ne les rapporte que pour mieux supporter l'état de son âme, et, si l'on peut dire, compter les battements de son cœur au moment où il composa telle de ses œuvres. De là l'importance très-grande que dans son travail M. Barbedette accorde aux lettres de Mendelssohn; lettres précieuses comme documents, et, de plus, charmantes à lire, car elles sont écrites de main de styliste.

Je veux louer aussi M. Barbedette de n'être point tombé dans l'erreur de tant de biographes qui traitent leur sujet avec une partialité amicale, et font du panégyrique quand on attend d'eux de la critique raisonnée. M. Barbedette, lui, sait placer ou il convient les ombres et les clairs-obscur dans le tableau qu'il fait du génie de Mendelssohn. Il a d'ailleurs sur lui des aperçus d'une justesse saisissante. Méditez par exemple ce passage où tant de choses vraies sont dites dans un langage si choisi :

« Quand on étudie Mendelssohn dans sa vie comme dans son œuvre, on trouve en lui deux hommes complètement opposés l'un à l'autre, et qui se font mutuellement échec. C'est là un phénomène des plus curieux, et cette circonstance fait de Mendelssohn une des figures les plus singulières et les plus attachantes parmi les grands artistes de ce temps. L'un de ces hommes, sensible à l'excès, dominé par l'imagination, a la tête et le cœur chauds; il veut s'épancher au dehors. — Le second, puritain austère, parfait gentleman, fait sans cesse au premier la morale, combat son esprit au nom de la Bible, son cœur au nom des convenances, son imagination au nom des formules, cherche à lui persuader que rien ne vit, rien ne vaut que par la règle. Mendelssohn est mort avant d'avoir pu accorder ces deux hommes. »

Je recommande aussi les pages du livre qui ont trait au voyage que l'auteur du *Songe d'une nuit d'été* fit à Paris en 1831, et aux lettres humoristiques qu'il en écrivit à sa famille : « La politique l'assourdit; il remarque que beaucoup de gens se lamentent parce qu'ils ont perdu leur place; que beaucoup se réjouissent parce qu'ils en ont attrapé une; que M. Mauguin a un grand nez, et que dans la rue on chante des chansons politiques avec accompagnement de guitare. Telle est sa manière

d'envisager la révolution de 1830. Il se présente chez Henri Herz, il voit sur la maison *Manufacture de pianos de Henri Herz — Marchand de modes et de nouveautés*. « C'étaient (écrit-il) deux enseignes différentes; j'avais cru d'abord qu'elles ne faisaient qu'un. Tous les pianos de Herz portent *Médaille d'or, Exposition de 1827*. Cela m'imposa. De là j'allai chez Érard; tous les instruments portaient *Médaille d'or, Exposition de 1827*. Je rentrai chez moi, j'ouvris mon piano de Pleyel, j'y vis *Médaille d'or, Exposition de 1827*. C'est quelque chose comme notre titre de conseiller aulique. On dit que la Chambre doit discuter prochainement la proposition suivante : Tous les Français du sexe masculin ont dès leur naissance le droit de porter l'ordre de la Légion d'honneur. On ne rencontre presque personne dans la rue qui n'ait un ruban à sa boutonnière. »

A lire encore les détails sur la maison d'Horace Vernet, à Rome. « Il faut que nous fassions un échange, — dit un jour le peintre au musicien, — moi aussi je sais improviser. J'ai là une toile tendue; j'y veux peindre votre portrait... » (Ce qui fut fait). — « Le soir, on dansa, et vous auriez pu voir Louise Vernet danser avec son père la sultanelle... Son grand père, Carle Vernet, danser une contredanse avec tant de légèreté, qu'on ne regrettrait qu'une chose, c'est qu'il eût soixante-douze ans. »

Mendelssohn était né en 1809 à Hambourg, d'une famille de banquiers juifs convertis au protestantisme. Il est mort à Leipsick en 1844.

ALBERT DE LASALLE.

### CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Ah! le bon temps, le joyeux temps que l'hiver! n'est-ce pas en effet la saison des fêtes? Aussi, que de toilettes éblouissantes ne fait-elle pas naître. On remarque beaucoup, dans les bals, des robes de foulard de la malle des Indes, Comment n'être pas ravissante avec ce crêpe de Chine rosé comme la fleur de pommier, ou azuré comme le ciel d'Espagne; avec ce *céleste empire* aux nuances diaprées; avec ce *foulard armure* parsemé de toute la fleur printanière? ce fin tissu au délicat coloris vous fait ressembler aux nymphes de la cour d'Indra.

La malle des Indes s'est placée à la tête des spécialités du genre; les manufactures de Calcutta, de Delhi, de Cachemire, suffisent à peine à sa consommation. C'est que la malle des Indes (passage Verdeau) est la maison universelle à laquelle on s'adresse de tous les

pays du monde. Cette préférence est bien justifiée, car ces foulards ont acquis droit de cité dans les plus élégants salons.

Il n'est pas une femme de goût qui n'adopte les foulards de la Malle des Indes, aussi beaux que solides. Un savon spécial, que l'on trouve à la parfumerie Ninon (rue du Dix-Décembre) permet, en nettoyant le foulard, de lui conserver son brillant et sa fraîcheur.

\*\*

Où l'on trouvait simplement l'aisance, on rencontre maintenant le luxe, grâce à la machine à coudre Wilcox et Gibbs (boulevard Sébastopol, à l'angle de la rue Greneta). Voyez ce salon dont le meuble de damas fané est remplacé par un meuble en drap ponceau, avec broderie sur ton entourée de soutaches d'or; c'est à la fois d'une magnificence orientale et d'un goût sobre. Ce tapis, avec son entrelacement d'arabesques richement nuancés, déferait la patience de Pénélope; ces rideaux blancs semblent une dentelle en pointe de Venise, tant l'application en est délicate.

Cette excellente machine à coudre travaille sans se faire entendre; elle se tait sans doute par modestie.

\*\*

Conservé la beauté est un hommage rendu au créateur. Que de soins exige cette œuvre. Plaire est la mission de la femme, elle ne doit pas rester étrangère à cet art.

Comme Azraël, M. Violet est venu en aide aux jolies mondaines; il a voulu leur apprendre à embellir leur beauté. Que d'inventions merveilleuses ne leur doivent-elles pas?

Le savon de Thrédace, si précieux pour l'hygiène de la peau; la crème Pompadour, qui conserve au teint sa fraîcheur et sa pureté; la fleur de riz rosée, qui illumine le visage en lui communiquant sa blancheur; le cold-cream au lys de cachemyr, qui adoucit l'épiderme; et tant d'autres préparations, qui ont fait à la Reine des Abeilles (rue Scribe, à l'angle du boulevard des Capucines) une réputation universelle dans le monde élégant.

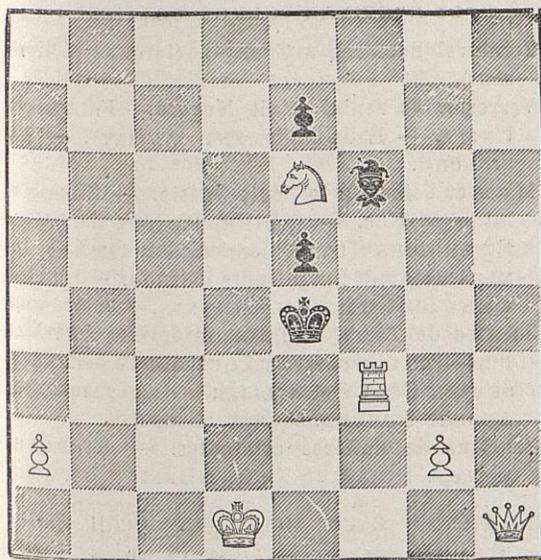
Comtesse A. DE BORETTY.

Vient de paraître : brochure traitant de la chemiserie en général et des derniers progrès apportés à cette industrie. Ouvrage intéressant chacun à quelque condition qu'il appartienne. Pour recevoir la brochure *franco*, il suffit d'en faire la demande par lettre affranchie à MM. Gamas et Carré, 102, boulevard Sébastopol, à Paris.

### ÉCHECS

#### PROBLÈME N° 325

COMPOSÉ PAR M. ARMAND DEMASURE



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 325.

- |                         |                       |
|-------------------------|-----------------------|
| 1. T 8 CR               | 1. R 4 F (A) (B)      |
| 2. C 7 D, échec         | 2. F pr. C (meilleur) |
| 3. D pr. PD, échec      | 3. R pr. D (1)        |
| 4. C 4 R, échec         | 4. R pr. T            |
| 5. P 6 D, échec et mat. |                       |
- (1)

3. R 5 D

4. D 6 C, échec et mat le coup suivant.

(A)

- |   |              |
|---|--------------|
| 2. C 3 FR, échec                        | 1. F pr. C   |
| 3. D pr. C                              | 2. R 6 F (2) |
| 4. T 3 R, échec et mat le coup suivant. | 3. D pr. P D |

(2)

2. R 4 F

3. D 2 F, échec, etc.

(B)

- |   |                   |
|---|-------------------|
| 2. C 3 CD, échec                        | 1. C pr. P        |
| 3. D 2 C, échec                         | 2. R 5 R (meill.) |
| 4. D 3 T, échec et mat le coup suivant. | 3. R 4 F (meill.) |

P. JOURNOUD.

### L'UNION DES ACTIONNAIRES

SOMMAIRE. — Opérations de l'Union. — La Rente Française et les obligations garanties par l'Etat. — Les obligations Ville 1869. — Le Crédit lyonnais : Caisse de prêts sur titres. — Les obligations Algériennes. — Les finances italiennes. — Les obligations d'Orléans à Châlons. — Les Marchés de Naples. — Les Comptoirs de la Boucherie. — Les Arbitrages : La Rente italienne et de meilleurs valeurs; le 5 0/0 Turc; obligations Ottomanes 1869; rente Espagnole; rente Egyptienne; obligations Honduras, Saragosse, des Marchés de Naples. — Correspondance de Turquie. — Recettes des Chemins de fer. — Bilan des Banques et institutions de Crédit françaises et étrangères. — Les Tirages financiers. — La Presse financière. — Marché et cote des valeurs en Banque. — Bulletin de Bourse. — Chronique industrielle et financière. — Cote des valeurs au comptant.

Le seul journal paraissant deux fois par semaine.

Prix de l'abonnement

POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS,

Un an : 5 francs.

Paris : Place Vendôme, 10.

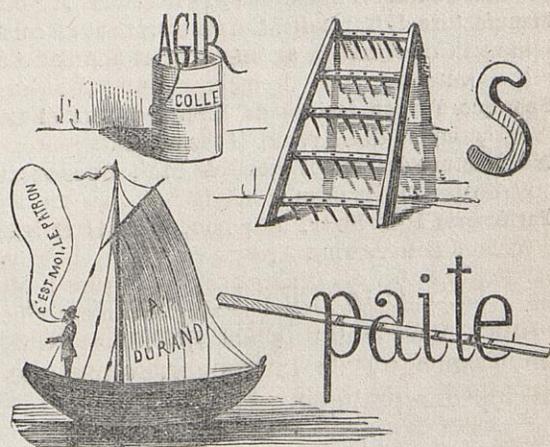
4 francs par an

### LE MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS

publie les listes officielles de tous les tirages d'actions et d'obligations françaises et étrangères, ainsi que la liste de toutes les obligations sorties à des tirages antérieurs. Il publie, en outre, tous les renseignements financiers, et une appréciation raisonnée de toutes les valeurs.

Tout nouvel abonné reçoit en prime le calendrier des actionnaires pour 1890 et le Manuel des emprunts d'état. ENVOYER QUATRE FRANCS en mandat ou timbres-poste à M. P. MASSY, gérant, 104, rue Richelieu Paris.

### RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Pégase était un cheval ailé, fendant l'air; c'était le symbole de la poésie.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE

# LES GRANDES USINES

RÉDACTION  
7, BOULEVARD D'AUTEUIL  
PARC DES PRINCES  
Boulogne - Paris

PAR

## TURGAN

ADMINISTRATION  
2 BIS, RUE VIVIENNE  
A PARIS  
Librairie Michel Lévy frères

Les GRANDES USINES vont publier leur dixième série. Pour faciliter l'acquisition des neuf premiers volumes déjà parus aux nouveaux souscripteurs, l'administration des GRANDES USINES livrera ces neuf volumes au prix de 88 fr. au lieu de 108 fr.

Le prix de la dixième série étant de 12 fr., en envoyant à MM. Michel Lévy frères CENT FRANCS, en un mandat sur la poste, on recevra franco, en France et en Algérie, les neuf premières séries parues, et la dixième au fur et à mesure de la publication.

### TABLE DES NEUF VOLUMES PARUS

#### LE PREMIER VOLUME CONTIENT

Les Gobelins (4 livraisons).  
Les Moulins de Saint-Maur de MM. DARBLAY et C<sup>e</sup> (4 livraisons).  
L'Imprimerie impériale (4 livraisons).  
Usine des Bougies de Clichy (1 livraison).  
La Papeterie d'Essonne (4 livraisons).  
Sèvres (4 livraisons).  
L'Orfèvrerie Christoffle (3 livraisons).

#### LE SECOND VOLUME CONTIENT

Les Établissements Derosne et Cail (4 livraisons).  
La Savonnerie Arnavon (4 livraisons).  
La Monnaie (3 livraisons).  
Manufacture impériale des Tabacs (3 livraisons).  
Lingerie Tucker (1 livraison).  
Fabrique de Pianos de MM. PLEYEL, WOLF et C<sup>e</sup> (2 livraisons).  
Filature de Laine de M. DAVIN (1 livraison).

#### LE TROISIÈME VOLUME CONTIENT :

La Manufacture de Glaces de Saint-Gobain (3 livraisons).  
Usine Electro-Métallurgique d'Auteuil (1 livraison).  
Les Charbonnages des Bouches-du-Rhône (1 livraison).  
Boulangerie centrale des Hôpitaux de Paris (2 livraisons).  
Filature de Coton de M. POUYER-QUERTIER, à Rouen (3 livraisons).  
Les Pépinières d'André Leroy, à Angers (1 livraison).  
Usines à Gaz de la Compagnie parisienne (2 livraisons).  
Usine à Gaz portatif de Paris (1 livraison).  
Manufacture d'Impression sur étoffes de MM. THIERRY-MIEG et C<sup>e</sup>, de Mulhouse (1 livraison).  
Aciéries Jackson et C<sup>e</sup> (1 livraison).  
Cristallerie Baccarat (3 livraisons).

#### LE QUATRIÈME VOLUME CONTIENT :

Les Établissements Dolfus-Mieg (4 livraisons).  
Manufacture de Tapis de MM. REQUILLART, ROUSSEL et CHOCQUEEL, à Tourcoing et à Aubusson (2 livraisons).  
Fabrique d'or en feuilles de MM. GOGUEL et C<sup>e</sup>, ancienne maison FAVREL (1 livraison).  
Manufacture de Papiers peints de MM. DESFOSSÉS et KARTH (1 livraison).  
Parfumerie L.-T. Piver, à Cannes, à Paris et à la Villette (1 livraison).

LES GRANDES USINES paraissent en livraisons de 16 pages grand in-8°, imprimées avec luxe, sur beau papier satiné, ornées de belles gravures et de dessins explicatifs, contenant l'histoire et la description d'une des grandes Usines de France ou de l'Étranger, ainsi que l'explication détaillée de l'industrie qu'elle représente. C'est donc une véritable encyclopédie pratique.

Orgues expressifs. Manufacture de MM. ALEXANDRE père et fils, de Paris (1 livraison).  
Fabrique de Coutellerie de MM. MERMILLIOD frères, à Cenon, près Châtelleraut (1 livraison).  
Établissement thermal de Vichy (1 livraison).  
Hauts-Fourneaux, Forges et Aciéries de MM. PETIN, GAUDET et C<sup>e</sup> (1 livraison).  
Mines et Fonderie de Zinc de la Vieille-Montagne (2 livraisons).  
Faïencerie de M. SIGNORET, à Nevers (1 livraison).  
Teinturerie de Soie de MM. GUINON, MARNAS, BONNET, à Lyon (1 livraison).  
Fabriques de Boutons céramiques de M. BAPTE-ROSSES, à Lyon (1 livraison).  
Imprimerie administrative de Paul Dupont, à Clichy (2 livraisons).

#### LE CINQUIÈME VOLUME CONTIENT :

Sucre de Betteraves. — FABRIQUE DE SAINT-LEU DESSERTENT (2 livraisons).  
Établissement Mercier, à Louviers (2 livraisons).  
Établissements Charles Flavigny, à Elbeuf (4 livraisons).  
Établissement Raphael Renault à Louviers (3 livraisons).  
Fabrique d'Ameublements en bois massif, de MM. MAZAROT-RIBAILLER et C<sup>e</sup> (1 livraison).  
Fabrique de Dentelles de MM. O. VERGNIES et SOEURS, à Bruxelles (1 livraison).  
Taillerie de Diamants de M. COSTER, à Amsterdam (2 livraisons).  
Brasserie Peters, à Puteaux (1 livraison).  
Plâtreries de Vaux, près Triel (1 livraison).  
Fabrique de Rubans de MM. GERENTET et COIGNET, à Saint-Étienne (1 livraison).  
Fabrique d'Armes de l'État, à Liège (1 livraison).  
Manufacture impériale d'Armes de Guerre, à Châtelleraut (1 livraison).

#### LE SIXIÈME VOLUME CONTIENT :

Le Creusot (4 livraisons).  
Fabrication des Eaux-de-Vie. ÉTABLISSEMENT J. HENNESSY, à Cognac (1 livraison).  
Filature de Soie de L. Blanchon, à Saint-Julien-Saint-Alban (Ardèche) (2 livraisons).  
Ardoisières d'Angers (2 livraisons).  
Tuileries de Montchanin (1 livraison).  
Fabrique d'acier fondu de M. Friederich Krupp, à Essen (Prusse), 4 livraisons.  
Forges impériales de la Marine, à Guérigny (Nièvre), 1 livraison.  
Dentelles du Puy (2 livraisons).

Fabriques d'Aiguilles de M. SCHUHMACHER, Aachen (Prusse), [1 livraison].  
Caves de Roquefort (1 livraison).  
Fabriques d'Aluminium à Alais et de bronze d'aluminium (1 livraison).

#### LE SEPTIÈME VOLUME CONTIENT :

Fonderie de Canons de la marine impériale, à Ruelle (6 livraisons).  
Usine de Noisiel (2 livraisons).  
Exploitation agricole de la Briche (2 livraisons).  
Joaillerie Rouvenat (2 livraisons).  
Fabrique de Papiers peints de M. Isidore LEROY (1 livraison).  
Filature de Soie et Tissage BONNET, à Jujurieux (1 livraison).  
Verrerie de la Loire (1 livraison).  
Faïencerie de Gien (1 livraison).  
Établissement Japy, à Beaucourt (3 livraisons).  
Forges et Chantiers de la Méditerranée (4 livraisons).

#### LE HUITIÈME VOLUME CONTIENT :

Manufacture impériale d'Indret (2 livraisons).  
Reims. — L'INDUSTRIE LAINIÈRE A REIMS. — ÉTABLISSEMENT HOLDEN. — ÉT. VILLEMIGNOT-HUARD. — ÉT. FORTTEL-VILLEMIGNOT. — ÉT. WAGNER ET MARSAN. — ÉT. NEUVILLE ET MINELLE. — ÉT. MARGOTIN. — SOCIÉTÉ DES DÉCHETS (9 livraisons).  
Fabrique de caoutchouc de M. GUIBAL (2 livraisons).  
Usine Gevelot (3 livraisons).  
Fabrique d'armes de M. Lefaucheur (2 livraisons).  
Fabrique de Toiles cirées (1 livraison).  
Fabrique de Machines agricoles de M. PINET, à Abilly (1 livraison).

#### LE NEUVIÈME VOLUME CONTIENT :

Teinturel Boutarel, à Clichy-la-Garenne (4 livraisons).  
Verreries de Venise et de Murano. — FABBRICHE UNITE. — ÉTABLISSEMENT SALVIATI. — (2 livraisons).  
Mines et Usines de la Haute-Silésie. — SCHARLE, mine de zinc. — LIDINE, fonderie de zinc. — FRIEDRICH-HUTTE, fonderie de plomb. — DONNERSMARCK-HUTTE, hauts fourneaux — INSTITUTIONS OUVRIÈRES SILÉSIENNES. — (7 livraisons).  
Soieries de Tours. — ÉTABLISSEMENT FEY-MARTIN. — ÉTABLISSEMENT LOUIS ROSE. — ÉTABLISSEMENT CROUÉ et GILLIER. — ÉTABLISSEMENT ALBERT DURAND. — (6 livraisons).  
Fabrique de Matières colorantes. — ÉTABLISSEMENT A. POIRRIER A SAINT-DENIS (3 livraisons).

LE DIXIÈME VOLUME EST EN COURS DE PUBLICATION

Neuf volumes parus se vendent : Brochés : 12 francs le volume. — Reliure demi-chagrin dorée sur tranches : 16 francs.